GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK
NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK

Signatur: Leibn. Marg. 8, Stück 3:ZEN Leibn. Marg. 8, [1] - -

Ms. IV, 308 d.

f. Briefwechsel Leibniz m. Foucher
Bl. 44. "Excerpta ex notis
meis marginalibus ad Fucherii
responsionem ..."

Hs 308 d

Leibn. marg. 8

GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK
NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK

Signatur: Leibn. Marg. 8, Stück 3;ZEN Leibn. Marg. 8, [2] - -

PUBLIC DOMAIN

3

NOUVELLE DISSERTATION SUR LA RECHERCHE DE LA VERITE',

Contenant

LA REPONSE

A

LA CRITIQUE DE LA CRITIQUE DE LA RECHERCHE DE LA VERITE'.

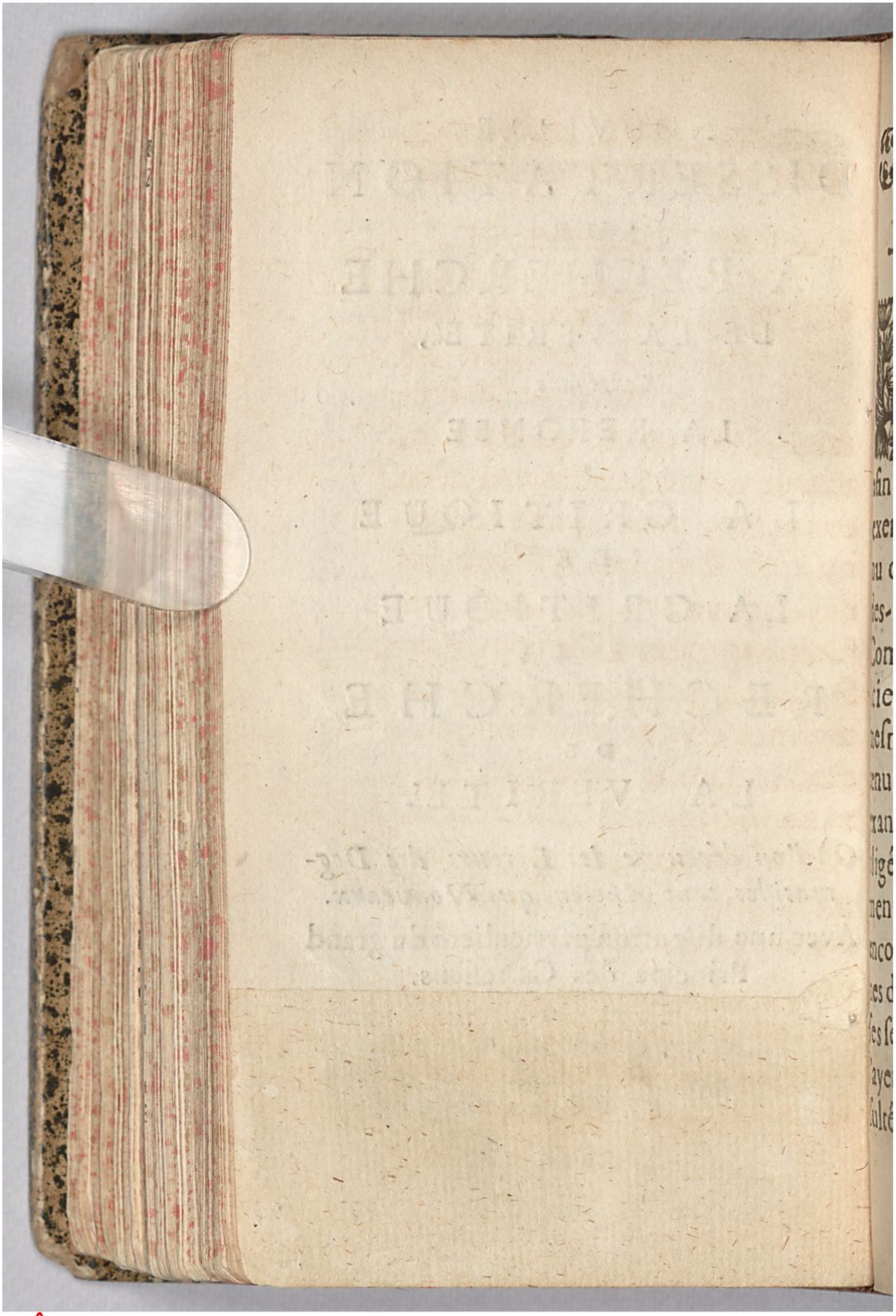
Où l'on découvre les Erreurs des Dogmatiſtes, tant Anciens que Nouveaux.

Avec une diſcution particuliere du grand Principe des Carteſiens.

par Simon Foucher

PARIS, La Caille 1679.

GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK
NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Signatur: Leibn. Marg. 8, Stück 3;ZEN Leibn. Marg. 8, [3] - -
PUBLIC DOMAIN



GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK
NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK

Signatur: Leibn. Marg. 8, Stück 3;ZEN Leibn. Marg. 8, [4] - -

PUBLIC DOMAIN

AVERTISSEMENT.

J'AY differé juſqu'à preſent à donner cette Réponſe au Public, afin de voir ſi je pourrois m'en exemter ; mais ayant reconnu que dans les Aſſemblées des Sçavans, & dans les Compagnies où l'on parle de Science, on dit ſouvent les meſmes choſes qui ſont contenuës dans le Livre que l'on examine icy : Je me vois obligé de répondre non ſeulement à ſon Autheur, mais encore à quantité de perſonnes d'eſprit qui entrent dans ſes ſentimens, quoy qu'ils ne l'ayent peut-eſtre jamais conſulté.

GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK
NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Signatur: Leibn. Marg. 8, Stück 3;ZEN Leibn. Marg. 8, [5] - -
PUBLIC DOMAIN

On ne s'eſtonnera pas d'ailleurs, de ce que la Critique n'eſtant qu'une ſimple Lettre, on prend la peine de la deffendre par deux Réponſes aſſez amples: outre que ce qu'on a écrit de deux diverſes parts ſur cette Critique, merite des éclairciſſements tout differents: c'eſt que la Recherche de la Verité conſiſte proprement dans cette ſorte de Diſſertations.

Il ne faut pas s'imaginer que chercher la verité ſoit autre choſe que propoſer & reſoudre les difficultez qui peuvent empêcher que l'on ne trouve ce que l'on cherche. On ne veut pas conclure de là qu'on ſoit obligé de remarquer en détail toutes les difficultez que les eſ-

prits se peuvent former en particulier : ce ne seroit jamais fait, & le nombre des Critiques deviendroit infiny s'il falloit découvrir les erreurs de tous les Livres des Philosophes, quoy qu'on doive avoüer neanmoins qu'il n'y a rien de si propre à perfectionner le jugement que de bonnes Critiques sur quelque matiere que ce soit, & surtout sur celle-cy qui fait la plus belle & la plus legitime occupation des hommes : En effet, les hommes sont nez pour chercher la verité, & si on y prédgarde toutes les professions de la vie Civile, ne tendent qu'à leur acquerir un repos d'esprit & de corps, qui leur donne la liberté de s'adonner uniquement à perfectionner leur

raiſon, & à cultiver la meilleure partie d'eux mêmes, mais on ne ſçauroit ſe diſpenſer de remarquer les défauts communs, & ſi on le peut dire ainſi, les erreurs eſſentielles qui arreſtent les Philoſophes, & qui les reduiſent à l'impoſſibilité de reüſſir dans leurs deſſeins. C'eſt ce qu'on a taſché de faire par la Critique de la *Recherche*. Et l'on ne conteſte pas que les ſujets qu'on y traite, ne ſoient du nombre de ceux que les Philoſophes ſont obligez d'examiner indiſpenſablement. Il n'y a perſonne qui ne juge qu'on ne ſçauroit s'exemter de ſçavoir ce que l'on doit reſoudre touchant les jugements qui viennent de nos

ſenſations, touchant les demonſtrations, les vray-ſemblances, la regle generale pour les ſciences ; enfin, touchant les autres articles de la Critique.

Il eſt donc neceſſaire que les Philoſophes examinent ces choſes, & quoy qu'ils faſſent, ils ſont obligez, ou de demeurer inceſſamment dans l'erreur & dans la diſſention, ou de reſoudre une bonne fois ces difficultez.

Cependant, on peut dire que ce qu'on a écrit de part & d'autre, contient les ſentimens les plus ordinaires, & les veuës les plus generales qui gouvernent les eſprits du temps, juſques-là que ces Critiques ou réponſes ne ſont

qu'un compoſé de Meditations toutes digerées qui repreſentent les premieres démarches que l'eſprit a coûtume de faire dans le chemin de la Verité, & qui luy traſſent pour ainſi dire un plan ou une carte viſible de cette recherche, ce qui luy ſert du moins à reconnoiſtre ſes défauts en éprouvant les differentes ſituations dont il eſt capable.

C'eſt en de pareilles circonſtances que Mr. Deſcartes ſe pleint de ce qu'on demandoit de luy qu'il reduiſit ſes Meditations en forme de Theoremes de Geometrie: parcequ'il eſtoit perſuadé que ſes Lecteurs devoient recevoir plus de fruit de ſes Meditations de la maniere qu'il les avoit conceuës, que

de la façon qu'ils ſouhaitoient qu'elles fuſſent. *Illum ſcribendi modum præ cæteris elegi*, dit-il, *ex quo mihi perſuadeo lectores plus utilitatis eſſe percepturos: quam ipſimet ſint animadverſati. Cum è contra ex modo ſcribendi ſynthetico, plura ſibi videant didiciſſe, quam revera didicerunt.* La plûpart de ceux qui cherchent ou qui demandent de chercher la verité, ne ſçavent ce qu'ils demandent ou ce qu'ils cherchent. Les uns ne ſçauroient ſouffrir qu'on leur découvre ce qui leur manque, on les chagrine quand on tâche de leur ouvrir les yeux, & comme ils ſe plaiſent dans leurs anciennes erreurs, on ne ſçauroit leur arracher leurs prejugez ſans leur faire une

Metaphy. ad ſecundas objectiones.

extreme violence. Les autres ſont tellement avides des chimeres qui accompagnent ordinairement les nouvelles hypotheſes qu'ils meriteroient qu'on s'appliquaſt à leur en donner autant qu'ils ſouhaittent, il y auroit du plaiſir à les faire entrer en des ſyſthemes contraires, & à les obliger de condamner eux-meſmes leurs propres deciſions : mais on aime mieux leur épargner cette confuſion, & ne les point irriter en un temps où ils font paroître quelque peu de courage pour la recherche de la verité.

On les avertit ſeulement qu'ils prennent garde que pour acquerir les lumieres qu'ils ſouhaitent, il

ne faut pas qu'ils s'attendent à ces grandes Methodes qu'ils ſe figurent comme remplies de definitions, capables de les inſtruire d'abord par la ſimple intelligence de leurs termes. Ils ne conſiderent pas que l'éclat de tant de diviſions ne ſert qu'à les ſeduire, & à leur fournir de grandes ſources d'erreurs dans une occaſion où le moindre égarement ſuffit pour les éloigner d'une diſtance infinie de l'objet qu'ils embitionnent de poſſeder. Il faut donc qu'ils tâchent de ſe perſuader qu'on doit aller avec beaucoup de circonſpection à la découverte de la verité, que ce n'eſt que pas à pas que l'on peut avancer dans cette carriere,

GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK
NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Signatur: Leibn. Marg. 8, Stück 3;ZEN Leibn. Marg. 8, [13] - -
PUBLIC DOMAIN

qu'il eſt neceſſaire de s'arreſter autant qu'il le faut dans la diſcuſſion des premiers principes, avant que de s'engager plus loing, & que ſi on ne veut enfin ſe reſoudre à mediter, il eſt inutile de Philoſopher.

RE'PONSE
A LA
CRITIQUE
DE LA CRITIQUE
DE LA
RECHERCHE
DE LA VERITE'.

LETTRE.

MONSIEUR,

CE que vous avez pris la peine d'écrire sur ma Critique, m'oblige de m'expliquer touchant plusieurs sujets, & de vous satisfaire entierement si je le puis sur la con-

duite de ce petit Ouvrage : je ne doute pas, que le Public n'aprouve assez l'inclination que j'ay à m'acquiter de ce devoir : parceque vous avez proposé des choses dont les suites sont de si grande importance, qu'il semble qu'on ne sçauroit s'occuper plus utilement qu'à examiner les reflections que vous avez faites. Mais qui ne seroit attiré par ce que vous promettez dans vôtre Titre, lors que vous declarez d'abord que vous allez *découvrir le chemin qui conduit aux connoissances solides* ? Pour moy je vous avoüe que je me croiray fort obligé à ma Critique, si elle vous a donné occasion de m'aprendre ce que je tâche de sçavoir depuis fort long-temps.

Permettez donc, MONSIEUR, que j'examine ce que vous proposez, pour nous dégager des erreurs dans lesquelles vous croyez que nous sommes tombez, ou pour nous donner des lumieres que l'on peut appeller *les connoissances soli-*

des dont vous parlez.

Je declare d'abord que je ne pretends point favoriſer ma Critique plus que la vôtre, & qu'il m'eſt entierement indifferent de quel côté le jour me vienne, pourvû que j'en aye aſſez pour me conduire dans tous les chemins, & dans tous les détours où vous ſoûhaitez de me faire entrer.

Je ne demande pas que vous receviez ce prejugé à mon égard; je ſçais que vous avez quelque ſujet de vous défier d'un homme dont vous attaquez les ſentimens: mais je veux que la ſuite vous faſſe connoître que les Academiciens ſçavent conſerver l'équilibre, & que la méme raiſon qui les oblige de s'oppoſer à toutes les deciſions precipitées, les engage auſſi à ne prendre intereſt qu'à la deffence des veritez entierement inconteſtables.

Du deſſein de la Critique.

LA premiere choſe que je remarque dans vôtre Critique eſt que vous condamnez le deſſein de la mienne.

Pag. 5. *Au lieu qu'il ſemble*, dites-vous, *qu'on devoit ſe joindre à cét illuſtre Ecrivain*, ſçavoir à l'Auteur de la Recherche de la Verité, *pour l'aider à bâtir quelque choſe de ſolide, ſoit en corrigeant ſes fautes, s'il en a faites de conſiderables, ſoit en pouſſant plus loin les découvertes qu'il pourroit avoir faites : il s'eſt trouvé un Academicien qui attaque tout le deſſein de ſon Livre, & qui s'étant remply de l'eſprit de ſes fameux Predeceſſeurs qui faiſoient état de ſuſpendre leur jugement en toutes choſes, employe les vieilles raiſons de ſa ſecte, pour empécher l'effet de celles qu'on a trouvées en nos jours, &c.* C'eſt ainſi que vous rejettez les raiſonnemens de la Critique,

comme s'ils êtoient contraires à la Verité que l'on cherche.

Permettez-moy de vous dire, MONSIEUR, que vous n'avez pas consideré ce qu'il y a de plus formel dans la Critique touchant le dessein dont vous parlez. Car je declare positivement que le dessein de chercher la Verité, *me paroist tres-considerable, & que je ne crois pas qu'il soit facile d'en former de plus importans.* Je me plains ensuite *de ce que tres-peu de personnes ont entrepris la méme chose que l'Auteur de la Recherche.* Jugez, MONSIEUR, s'il y a de l'apparence que j'attaque un dessein dont je fais connoître autant que je puis l'importance & l'utilité? Les cinq premieres pages de la Critique, ne sont remplies que de témoignages de l'estime que je fais de cette grande entreprise; & si vous aimez mieux voir en abregé ce que je me suis proposé dans la Critique, vous pouvez remar- Page 2.

quer que j'avertis avant que de parler de la premiere ſuppoſition

Page 19. *que je ne diray que ce que je croiray utile pour les entrepriſes que l'on pourroit former ſur un ſi beau ſujet:* C'eſt ainſi que je nomme la Recherche de la Verité. Donc je n'attaque pas un deſſein pour l'avancement duquel je travaille uniquement.

Je pourrois vous dire qu'il n'y a pas un Article dans l'Ouvrage, dont je parle, qui ne montre que je tâche d'avancer la découverte de la Verité.

Ce que je dis des jugemens des ſens, de ceux de la volonté ou de l'entendement, de la regle generale les ſciences, des vray-ſemblances & des demonſtrations, des Eſtres d'un troiſiéme genre, & de la maniere dont nous connoiſſons les choſes qui ſont hors de nous; tout ce que la Critique à de fueillets & de pages, vous peuvent donner des confirmations de ce que je ſoûtiens icy.

Enfin lorſque je fais état, *de ne me conduire que par demonſtration, de bien diſcerner les choſes que je ſçais, de celles que je ne ſçais pas; & de chercher toûjours des connoiſſances nouvelles*: je fais connoître aſſez ouvertement que mon deſſein n'eſt pas de m'oppoſer à la Recherche de la Verité. *Avertiſſement Page 7.*

Cela eſt ſi viſible que j'aurois crû qu'il m'eut été inutile d'en parler icy, ſi je ne ſoûhaitois de vous donner encore des marques du deſir que j'ay d'avancer ce même deſſein, duquel vous me repreſentez comme ennemy juré.

OBJECTION ET RE'PONSE.

MAIS je fais paroître le ſuccés de la Recherche fort difficile, & j'avouë même qu'on *peut douter s'il eſt poſſible*! Il me ſemble que je le dois repreſenter tel qu'il eſt effectivement, ſans craindre de *décourager*, comme vous dites que je le fais, *ceux qui employent toutes les forces de leur eſprit à perfectionner les ſciences*. Il ne ſert de

rien de leur déguiſer la grandeur & la difficulté de leur entrepriſe, il faut au contraire les obliger à la conſiderer de prés, & à ne ſe point remplir l'eſprit d'une preſomption qui ne ſçauroit manquer de leur nuire. Les *encourager* à s'avancer dans les chemins qu'ils ont choiſis d'abord, c'eſt le plus ſouvent les *encourager* à ſe precipiter dans des erreurs dont ils ne ſortiront jamais.

Page 5. Cependant de la maniere que vous en parlez il ſemble que vous croyez qu'en changeant quelque choſe dans le Livre de la *Recherche*, on pourroit ſauver le corps de cét Ouvrage, & le regarder apres cela, comme un moyen tres-aſſuré pour découvrir aux Hommes ce qu'il y a ſi long-temps qu'il cherchent. Mais je puis dire que vous ne conſiderez pas. . . . .

Que les Propoſitions de la Recherche de la Verité, doivent avoir tant de connection entr'elles, que s'il y en a ſeulement une ſeule de fauſſe, toutes les autres ne ſçauroient ſubſiſter.

ON peut tirer des concluſions veritables de fauſſes premiſſes diſent les Peripateticiens, mais ces concluſions comme ces Philoſophes le reconnoiſſent auſſi, ne ſont pas veritables par la force des premiſſes dont on les a tirées, c'eſt par d'autres raiſons qu'elles ſe trouvent vrayes : elles le ſont ſans le ſecours de l'argument dont on les fait compoſer une partie.

Exiguus in principio error ijsqui à veritate deflectunt, ſi longe proceſſerint, infinitus evadit. Ariſt. in Analy.

Mais quand nous cherchons encore la Verité, quelques vrayes que les choſes ſoient en elles-mémes, nous les devons toûjours regarder comme incertaines, juſques

Critiq. *Pag.* 20.

Voyez la Réponse à la Recherche. Art. 4.

à ce que nous ayons reconnu que ce ſont de legitimes conſequences des Veritez qui nous ſont claires naturellement, qui eſt ce que nous devons ſeulement ſuppoſer lors que nous cherchons encore la Verité. D'où il s'enſuit que ſi ces conſequences ſont appuyées ſur quelque principe qui ne ſoit pas inſeparablement uny à ces premieres Veritez, ſi elles en peuvent être détachées en un ſeul endroit, il en eſt de même que d'une chaîne qui ceſſe d'être utile pour tirer les poids auſquels elle eſt attachée, lors que quelque anneau de ceux qui la compoſent ſe trouve rompu.

C'eſt en vain que ſans prendre garde a de pareils défauts, nous voulons êtendre plus loin nos connoiſſances! Quelque grand ſyſtéme que nous formions dans la ſuite, & quelque liaiſon qu'il y ait apres entre leurs parties, nous n'avons qu'un amas de penſées douteuſes qui ſont d'autant plus capa-

bles de nous ſeduire, qu'elles ſemblent conſerver entre'elles un ordre mieux ſuivy avec une plus grande apparence de ſolidité.

Si on change donc quelque Propoſition de la *Recherche* (pourvû qu'elle ne ſoit pas entierement incidente) il eſt certain qu'on en renverſe la ſuite. Il n'en eſt pas de cét Ouvrage, comme d'une piece de Retorique, ou d'un diſcours d'eloquence. C'eſt une choſe que vous n'ignorez pas, MONSIEUR, mais permettez-moy de vous dire en paſſant que le mot de *faute*, que vous attribuez à ce qu'il y peut avoir de deffectueux dans ce Livre, me ſemble un peu trop rude, c'eſt auſſi ce qui m'a obligé de ne point employer ce mot dans ma Critique: au lieu que je n'ay point fait de diffulté de me ſervir de celuy de *défaut*.

Il y a cette difference entre ces deux mots que l'un marque une'erreurqu'on auroit pu éviter. Ce qui ne doit être attribué qu'à ceux qui

negligent de faire ce que leur raiſon leur dicte. Mais l'autre mot peut avoir un juſte fondement dans les actions méme de ceux qui font le mieux qu'ils peuvent ſuivant les circonſtances qui les accompagnent. Ainſi je croirois facilement que l'Autheur de la *Recherche* auroit *employé toutes les forces de ſon eſprit pour perfectionner les ſciences*: Cela posé comme vous le dites, je ne vois pas qu'il merite aucun blâme.

S'il a manqué en de certains endroits, cela vient de ce que les hommes n'ont pas encore toutes les lumieres qui leur ſeroient neceſſaires pour aller droit à la Verité, & pour aſſurer leur pas par un endroit qui leur eſt encore inconnu.

Je ne fais donc point de difficulté de dire que la lecture de la Recherche, peut-être agreable & utile, quoy qu'elle contienne les défauts que j'y ay remarqué. Qu'elle puiſſe être agreable: c'eſt une choſe qu'on ne s'aviſera pas de me conteſter,

conteſter, car outre que l'experience le fait aſſez voir, il faut avoüer que ce qui peut faire agréer des matieres telles que ſont celles de la *Recherche* ſe trouve dans ce Livre.

Mais comment ce Livre peut-il être utile, dira-t-on, ſi on y trouve des défauts qui empéchẽt de découvrir la verité ! Je répondrois à cela que quoy qu'il ne ſuffiſe pas pour le grand ſuccés qu'il regarde, du moins il eſt bon pour mettre les eſprits dans un meilleur état qu'ils ne ſont communement, il ſert à s'éloigner de quantité d'erreurs qu'il eſt toûjours bon d'éviter, quoy que ce ne ſoient pas toutes celles ou l'on eſt engagé.

D'ailleurs ce Livre n'eſt point la ſource des défauts qu'on y a reconnûs, il les emprunte des ſentimens du temps; & c'eſt en cela qu'il n'eſt pas nuiſible, puis qu'il trouve les eſprits dé-ja remplis des erreurs qu'il pourroit cauſer; au lieu que d'autre part il eſt avantageux lors

qu'il ſert à éviter d'autres erreurs, dont on doit toûjours s'éloigner.

Mais la même raiſon qui a obligé l'Auteur de la *Recherche*, de combatre les préjugez qu'il tâche de détruire, m'oblige auſſi de faire connêtre d'autres prejugez qui ſont contenûs dans ſon Livre. D'autant plus qu'étant moins apparents, ils ont pour la plûpart trompé juſques icy tous les Dogmatiſtes, & qu'ils produiront encore les erreurs de tous ceux qui s'en laiſſeront ſurprendre.

Adjoûtez qu'il y avoit aſſez d'apparence qu'il ſe trouveroit peu de perſonnes qui vouluſſent prendre le party des Academiciens, en combatant des préjugez qui ſont peut-être plus anciens qu'on ne s'imagine. On a donc cru qu'on ne feroit pas une choſe des plus inutiles de découvrir les grandes ſources des erreurs des Philoſophes, & de diſtinguer les chefs principaux auſquels ils peuvent reduire toutes les

difficultez qu'ils doivent ſurmonter, pour acquerir les connoiſſances évidentes qu'ils cherchent : afin qu'ils voyent du moins ce qui leur manque, & à quoy ils ſe doivent premierement ocuper dans leurs eſtudes.

Neceſſe eſt primùm bene dubitare. Ariſ. Metaph.

Cependant ſi on a remarqué dans la Critique qu'il falloit réſoudre toutes les difficultez des Academiciens & des Pyrrhoniens, ce n'eſt pas qu'on veüille obliger à faire de gros volumes pour répondre en détail à toutes les objections que l'on pourroit tirer des Livres de Platon, par exemple, & de Sextus Empiricus. Il ſuffit de reduire ces objections à quelques principes generaux que l'on conſidere enſuite comme les ſeuls ſujets que l'on doit examiner pour ſatisfaire à ces objections. C'eſt ce qui paroît un peu difficile à executer, & neantmoins c'eſt ce que l'on peut dire qui eſt dé-ja fait : puiſque les chefs de la Critique, ſont comme autant de principes auſquels on peut rapor-

ter toutes les objections des Academiciens ; & des Pyrrhoniens. Outre cela on y fait connoître les nouvelles difficultez que les nouveaux ſyſtémes ont adjoûtées à celles des Anciens, & je ne crois pas d'ailleurs qu'on doive ſe plaindre de l'êtenduë de cette Critique. Comme je ſuis perſuadé que les plus courtes refutations ſont les meilleures, je me ſuis étudié à faire un abregé de ce qui auroit pû compoſer un aſſez gros volume, & cela en rend toutes les parties ſi neceſſaires que l'on y trouve peu de raiſonnemens qu'on en puiſſe retrancher.

SUR LA PREMIERE SUPPOSITION.

Contraire au dessein de la Recherche.

CE que j'ay répondu à l'Auteur de la *Recherche*, m'exempte de vous répondre, MONSIEUR, si amplement que je l'aurois pû faire sur les Articles de la Critique, je remarqueray les endroits où l'on pourra trouver ce qu'il seroit ennuyeux de repeter icy, & je m'arrêteray seulement à ce qu'il y a de particulier dans vôtre Critique.

Je n'ay dé-ja rien à dire sur cette supposition que ce que j'ay dit dans la réponse que je vous cite.

Resp. à la Recherc. Art. 4. Art. 5. Art. 21 pag. 81.

On connoît quelque chose qu'on peut attribuer à nôtre ame. Mais on ne connoît pas encore son *essence* & sa *nature*, ny tout ce qu'elle a de cõmun ou de particulier par raport à la matiere dont on ne connoît pas non plus l'essence ou la nature, & quand on dit qu'on connoît ces *na-*

tures ou *eſſences*, on s'engage dans la ſuppoſition que l'on condamne dans ce premier Chapitre.

SUR LA SECONDE SUPPOSITION.

Des Veritez neceſſaires.

N'Attendez pas, MONSIEUR, qu'un Academicien vous réponde ſur la connoiſſance que vous dites, que Dieu a des eſſences; ny qu'il entreprenne de juger entre vous & Monſieur Deſcartes, ſur la puiſſance de Dieu. On ne ſe croit pas aſſez ſçavant pour de ſi grandes deciſions.

Il y a de l'erreur; dites-vous, & *même de l'impieté à penſer que Dieu puiſſe renverſer une de ſes volontez par une autre volonté contraire.* On ne dit pas que Dieu puiſſe renverſer une de ſes volontez par une autre volonté contraire! Mais on penſe que ſi Dieu a pû faire que des veritez qu'on apelle *neceſſaires* fuſſent

contingeantes, c'eſt tomber dans une petition de principe que de ſoûtenir qu'il ait jamais voulu que les veritez que vous apellez *neceſſaires*, le fuſſent effectivement.

SUR LA TROISIE'ME SUPPOSITION.

Des Veritez de la Foy.

VOus tâchez de demontrer icy l'exiſtence de Dieu. Mais je ſuis fâché que vôtre demonſtration ſoit apuyée ſur un principe dont nous avons reconnu la foibleſſe. *Reſp. à la Recherche* Art. XII.

Je ſuis perſuadé de l'exiſtence de Dieu. Mais je doute de vôtre principe, & ne croyez pas cependant, MONSIEUR, que ſi vôtre principe n'eſt pas bon, Dieu doive perdre pour cela ſon exiſtence, ou qu'on ne la puiſſe demontrer par quelque autre moyen plus ſur & plus inconteſtable. *Le principe de S. Thomas, vaut mieux que celuy là, qui eſt celuy de Deſcartes*

J'aprouve fort que la raiſon *ſerve* *Pag. 90.*

de ſecond à la foy, mais il faut que cette raiſon ſoit *irreprochable*. Il faut qu'on ne la puiſſe ſoupçonner d'erreur, & qu'elle ſoit delivrée des préjugez.

Je n'ay pas demandé cependant que l'Auteur de la Recherche prouvaſt l'exiſtence de Dieu dans cét endroit, quoy que ſon ſyſtéme des veritez la ſuppoſe. Par ce qu'il ne devoit pas entreprendre de la prouver en ce lieu, & encore moins devoit-il la ſuppoſer, non plus que les autres veritez de Religion qu'il prend pour principes.

Reſp. à la Rech. Art. 4.

SUR LA QUATRIE'ME SUPPOSITION.

De l'entendement pur.

PUiſque vous aprouvez, MONSIEUR, ce que *j'ay* dit dans ce Chapitre je n'ay rien icy à deffendre.

D'autre côté l'Auteur de la Recherche ayant acordé dans ſa ré-

Pag. 40.

ponſe, que les pures intellections laiſſent des traces dans le cerveau, toute la difference qu'il y a entre *imaginer* & *concevoir*, n'eſt plus ſelon luy, quoy que cela ſoit contraire à ſa *Recherche*, que dans la diverſité de ces traces, ou plûtoſt dans le different rapport qu'elles ont avec les idées.

Recherc. tome 1. pag. 321.

Critiq. pag. 30.

Je me ſuis aſſez étendu ſur ce ſujet dans ma réponſe, & je n'aurois rien à dire deplus pour la Critique; ſi vous n'aviez fait des reflections ſur ce Chapitre, qui meritent qu'on s'y arrête.

Articles 14. 15. 16. 17. 18. 19.

Vous reduiſez les trois manieres de connoître que l'Auteur de la *Recherche* a diſtinguées à deux ſeulement, ſçavoir à la *pure intellection* & à *l'imagination*.

Je vous avertis dé-ja que vous tombez dans la même ſuppoſition que luy, car vous voulez qu'il y ait des intellections pures, & ſi on demandoit ce que c'eſt que ces *intellections pures*, puiſque toutes les intellections laiſſent des traces dans

Pag. 93. Critiq. de la Critiq.

le cerveau aussi bien que les *imaginations*, ce que vous accordez expressement : Je ne sçais si vous entreriez dans la Réponse que l'Auteur de la Recherche a faite sur ce point : mais si cela êtoit, ce que je luy ay répondu vous regarderoit aussi.

Vous laissez neanmoins cette difficulté, & vous nous proposez sept choses touchant les sens, que vous me permettrez d'examiner.

I. La premiere est que les objets produisant en nous de la douleur & du plaisir, nous causent des intellections pures, parceque la douleur est *spirituelle*, dites-vous, & le plaisir *spirituel*.

REPONSE. Si vous apellez toutes les façons d'être de l'Ame de *pures intellections*, je vous accorde que les sens nous causent de pures intellections. Mais prenez garde aussi que vous serez obligé d'avoüer par la même raison que les idées qui accompagnent les images du cerveau, sont encore des idées de pure intellec-

tion, parceque ce ſont des façons d'être de l'Ame & que toutes les façons d'être de l'Ame qu'elles qu'elles ſoient, ſont auſſi ſpirituelles les unes que les autres: c'eſt à dire, qu'elles ſont toutes également de la nature de l'Ame qu'elle que ſoit cette nature que l'on ne connoît pas encore.

Si vous apellez donc toutes les connoiſſances qui ſont terminées par des façons d'être de nôtre ame, *intellections pures*; je vous dis que nous n'avons ſuivant cette penſée qu'une ſeule maniere de connoître, & que ſoit par les ſens ou par l'imagination, nous ne connoiſſons autre choſe immediatement & par nos premieres conceptions, que ces ſeules façons d'être de nôtre Ame.

En ſecond lieu vous remarquez que c'eſt proprement le ſens qui dõne *ces connoiſſances intellectuelles* II.

Il eſt vray que cela nous vient du moins à l'occaſion des changemens que les objets produiſent en REPONSE.

nous par le moyen des organes de nos ſens, mais ou je ne trouve icy qu'une equivoque ſur le mot de *ſens*, ou cette reflection ſe reduit à celle qui la ſuit.

III. En troiſiéme lieu vous aſſurez qu'il faut attribuer au corps un *vray pouvoir d'agir ſur notre ame, & de luy donner toute ſorte de penſées ou idées.*

Pag. 99.

Cela eſt admirable, MONSIEUR, vous ſoûtenez en d'autres endroits que Dieu eſt l'unique moteur & que les corps n'ont pas même le pouvoir de ſe produire du mouvement les uns aux autres, & vous reconnoiſſiez *cependant un vray pouvoir dans un corps d'agir ſur une Ame, & de luy donner des idées qui ſont toutes également immaterielles*! Vous êtes en partie d'acord ſur ce point avec Monſieur Deſcartes. Mais vôtre propoſition eſt plus generale que la ſienne. Il veut ſeulement que quelques idées nous viennent des objets exterieurs & vous voulez qu'elles en viennent toutes

Metaph. réponſe aux cinq object.

routes *ſans exception*, *parceque l'ame ne les fait pas, mais qu'elle les recoit*, dites-vous. Page 99.

Si cela ne tend à conclure autre choſe, ſinon que l'entendement eſt *une puiſſance purement paſſive*, je n'y repugne pas. Mais de ſçavoir ſi c'eſt Dieu qui produit des idées dans l'ame à l'occaſion des mouvemens qui ſont dans le cerveau, ou ſi ces mouvemens produiſent veritablement ces idées: c'eſt ce que je ne dois pas entreprendre de decider icy. Je laiſſe aux Carteſiens à défendre Monſieur Deſcartes ſur ce ſujet. Il me ſemble cependant qu'on ne decidera jamais bien cette queſtion ſi on ne connoît auparavant l'eſſence de l'Ame & celle de la matiere. REPONSE.

En quatriéme lieu vous vous plaignez d'une *equivoque qui a trompé*, dites-vous, *les Academiciens & une infinité d'autres avec eux qui ont apellé objet du ſens ou du ſentiment la choſe exterieure qui agiſt ſur nous*. Au lieu qu'il de- IV. Pag. 100.

voient reconnoître que *c'eſt l'homme qui eſt l'objet de ſon propre ſentiment.*

REPONSE. Cette reflection eſt judicieuſe, MONSIEUR, mais prenez garde que les Academiciens l'ont faites il y a long-temps. Bien loin qu'ils ſe ſoient laiſſez tromper par cette équivoque, au contraire, ils ſe plaignoient que les Dogmatiſtes tomboient dans l'erreur que vous reprenez. Cependant, permettez-moy de vous dire que vous y tombez vous même, comme nous l'allons voir ſur vôtre ſixiéme reflection.

V. *Page* 102 Cinquiémement, vous ſoûtenez que l'erreur de prendre les choſes exterieurieures pour objets de nos ſens à fait *tirer cette faſcheuſe conſequence, qui eſt que l'homme ne ſe connoiſt pas, & ne ſçait ce qu'il eſt.*

REPONSE. Quand même on reconnoîtroit que l'homme ne connoît par les ſens que les differentes

façons d'être dont il eſt capable; cela ne ſuffiroit pas pour connoître l'eſſence de l'ame & la nature de l'homme : encore moins pour juger de l'eſſence de la matiere. Cela ne ſerviroit que pour entrer dans les ſentimens des Academiciens en refuſant les ſens pour juges de la verité des choſes qui ſont hors de nous !

En ſixiéme lieu, vous ſoûtenez que *les choſes exterieures ſont quelquefois le vray objet des ſens, & qu'on les connoit clairement par leur moyen :* Or ces choſes exterieures que les ſens nous font connoître ſont des figures, dites-vous, des mouvemens & de l'étenduë. VI. Pag. 102

Cela retourne à la *ſeptiéme ſuppoſition* dont nous parlerons en ſon lieu. Vous voulez cependant que l'objet de ces ſortes de ſenſations ne ſoit pas l'homme, mais que ce ſoient des choſes materielles hors de l'homme ! & cela, c'eſt aprocher d'avan- RE'PONSE.

tage que les Academiciens, de l'erreur que vous remarquez dans vôtre quatriéme reflection.

VII. Pag. 102. Enfin, la septiéme chose que vous remarquez est que *toutes les connoissances ou idées que nous donnent les sens sont absolument immaterielles, d'autant*, adjoûtez-vous, *qu'il n'y en a point d'autres.*

RE'PONSE. Je vous accorde cecy, mais le mot *immateriel* est joint à une idée tres-obscure, & nous ne sçaurons pas bien ce que c'est que d'estre *immateriel*, qu'apres que nous aurons connu l'essence de l'ame, & celle de la matiere.

Voyez ce qu'on peut dire des idées quãd on cherche la Verité. Art. X. *Resp. à la Recherc.*

Nous pouvons cependant assurer sans craindre de nous tromper, que toutes nos idées sont de la nature de nôtre ame comme les façons d'estre sont de la nature des sujets ausquels elles appartiennent.

GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Signatur: Leibn. Marg. 8, Stück 3;ZEN Leibn. Marg. 8, [42] - 28 PUBLIC DOMAIN

De plus, nous pouvons encore dire que nous n'avons qu'une ſeule maniere de connoître que l'on apelle *Sens*, lors qu'effectivement les objets agiſſent ſur nous.

Qu'on apelle *Imagination* lors que les images produites en nôtre cerveau par les objets exterieurs ſubſiſtent, & que nous connoiſſons ces images en l'abſence de ces objets.

Voyez la reſp. à la Recherc. ſur les traces de la memoire.

Et qu'on apelle *Intellection*, lors que les traces qui ſont dans nôtre cerveau, ſont trop foibles, trop confuſes, ou trop changeantes pour compoſer ce qu'on apelle communement des *Images*, & pour eſtre jointes à des idées fixes & déterminées.

SUR LA CINQUIE'ME SUPPOSITION.

Des idées qui repreſentent ce qui eſt hors de nous.

IL eſt aiſé de diſſiper ce nuage, c'eſt ainſi que vous parlez de l'opinion de l'Autheur de la *Recherche* & de la mienne dans un endroit où vous croyez *que nous vous dreſſons des pieges.* Il eſt donc *aiſé*, dites-vous, *de diſſiper ce nuage en rapellant les gens à la bonne foy & à l'experience qui nous fait ſentir que nous penſons directement immediatement & veritablement aux choſes auſquelles nous penſons, & qu'on ne s'amuſe preſque jamais à penſer à ſes penſées ou à ſes idées.*

RE'PONSE. *Quaſi nemo erret invi-*

Croyez-vous, MONSIEUR, qu'on ne ſe trompe jamais de bonne foy ? & qu'eſt-ce que l'experience nous fait connoître d'avantage que de certains effets qui

ſont produits en nous par des objets exterieurs & inconnus ou du moins que nous ne devons regarder par cette ſeule veüe, comme vous le reconnoiſſez fort bien en un autre endroit, que *ſous la notion tres-vague & tres-confuſe de quelque choſe qui agit ſur nous.*

tus aut quiſquã omnino erret niſi invitus. S. Aug.

Pag. 101.

EXEMPLE.

Reduiſez à la bonne foy ceux qui croyent qu'il y a de la chaleur dans le feu, de la lumiere dans le Soleil, & des couleurs ſur un tableau, que vous diront-ils, ſinon qu'ils croyent de bonne foy que toutes ces choſes ſont hors d'eux telles qu'ils penſent les connoître par leur propre experience.

OBJECTION ET RE'PONSE.

On ne s'amuſe, & on ne s'aviſe preſque jamais à penſer à ſes idées! Mais ne ſçavez-vous pas, MONSIEUR, qu'on prend ſouvent ſes idées pour des objets réels? c'eſt en cela qu'on ſe trompe: on pen-

ſe connoître des objets exterieurs,
pag. 105. & l'on ne connoît que des idées.

REFLEC-
TION. Au reſte je ne ſçay pourquoy vous mépriſez la diſtinction des idées, que l'Autheur de la *Recherche* aporte dans cét endroit. Il me ſemble que cette diſtinction eſt de conſequence, & tout le mal que j'y trouve : c'eſt qu'elle eſt ſeulement ſuppoſée. Il faudroit la bien établir, & faire connoître évidemment que nôtre ame eſt capable d'avoir des idées qui luy repreſentent non pas ſeulement *l'exiſtence*, ou ſi vous voulez, la *nature* & *l'eſtre veritable* des choſes qui ſont hors de nous. Cependant, c'eſt ce que perſonne n'a encore fait, du moins ſi nous en jugeons par les écrits que les Philoſophes nous ont laiſſez.

SUR LA SIXIE'ME SUPPOSITION.

Des idées qui repreſentent ſans eſtre ſemblables.

JE ne m'étonne pas, MONSIEUR, que vous faſſiez connoître que ce chapitre vous a donné plus de peine qu'aucun autre de la Critique.. Vous nommez les reflections que l'on y fait, *Embarras*. Vous avez raiſon, MONSIEUR, c'eſt un embarras pour les Dogmatiſtes, & je m'aſſure qu'on leur donne une gehenne aſſez grande lors qu'on les oblige d'expliquer le raport qu'ont nos idées avec les choſes qu'elles repreſentent.

Il s'agit icy de ce qu'il y a de plus importãt ã reſoudre pour la découverte de la verité, la ſimilitude des idées à l'égard de leurs objets n'étant que la verité même.

Mais s'ils ſçavoient un peu ſe tirer de cét embarras d'une maniere plus adroite qu'ils ne font, il y auroit ſujet de les en loüer. Cependant, au lieu d'aporter

de la lumiere ſur des difficultez qu'ils devroient débroüiller, ils nous jettent de la pouſſiere aux yeux, & ſe vont cacher dans les plus épaiſſes tenebres que l'Ecole ait jamais pû ſouffrir.

C'eſt une choſe ſurprenante qu'on ſe ſoit payé de cette diſtinction que vous aportez, & qu'on ait crû ſe mettre à couvert de toutes les difficultez qui ſont proprement eſſentielles à la Recherche de la Verité, en diſant que nos idées ſont ſemblables aux choſes qu'elles repreſentent, non pas d'une maniere *réelle* ny *entitative* pour me ſervir des propres termes de cette diſtinction, mais d'une maniere *intentionelle*, ou ſi vous voulez, ne rougiſſons point de parler à la mode de l'école, nos idées ſont ſemblables aux choſes qui ſont hors de nous, *repreſentativè*, & non pas *objectivè*.

RE'PONSE. Que feriez-vous ſi on ne vou-

loit pas recevoir ces termes, à cauſe de leur obſcurité? vous tâcheriez à ce que je crois de les expliquer. Mais d'abord que vous ouvrez les yeux pour voir ce qu'ils renferment ſous le peu d'apparence qu'ils ont, vous trouvez que toute leur force ſe reduit à rien, & que leur éclat s'évanoüit.

Que veut dire cela, nos idées ſont ſemblables *intentionellement* ou *repreſentativement*, ſinon qu'elles ſont *ſemblables* autant qu'il faut qu'elles ſoient *ſemblables* pour *repreſenter*? & c'eſt cela juſtement qui eſt en queſtion. Il faut ſçavoir en quoy conſiſte la ſimilitude des idées à l'égard de ce qu'elles repreſentent, & quand on dit que cette ſimilitude eſt *intentionelle* ou *repreſentative*, on ne fait que repeter l'état de la queſtion d'une maniere un peu plus embarraſſée, & ſous un mot barbare. Ainſi lors que l'on peuſe avoir

quelque choſe de ſolide, on ne trouve qu'un terme creux qui n'eſt pas capable de nous ſatisfaire.

Cependant, comme je crois que vous aimez autant qu'un autre à recevoir un contentement raiſonnable, je ſuis bien aiſe de voir ſi nous pourrons tirer quelque avantage de ce qu'on aporte pour authoriſer cette diſtinction.

Pag. 118. C'eſt dé-ja une choſe inutile de faire une induction comme on la fait, en propoſant les idées de Dieu! car nous ne ſçavons pas mieux comment Dieu connoît la matiere que nous ſçavons comment nous la connoiſſons nous-même.

Il ne ſert encore de rien de reduire les gens à la bonne foy à l'égard des choſes materielles que l'on croit connoître. Outre que c'eſt une petition de principe, & que l'on retourne par là à l'état de la queſtion,

on a

on a dé-ja remarqué icy qu'il n'eſt pas impoſſible qu'on ſe trompe de bonne foy, & peut-être que ceux qui croyent connoître des choſes materielles, ne connoiſſent apres tout que des façons d'être tres-ſpirituelles, c'eſt à dire peut-être qu'ils ne connoiſſent que leurs propres idées.

Il ne ſert donc de rien de nous propoſer l'experience, parce qu'on eſt encore à ſçavoir ce que nous connoiſſons veritablement par l'experience, & il n'eſt pas moins inutile de nous demander ce que nous en croyons de bonne foy, car il ne s'agit pas de ce que nous en croyons, mais de ce qu'il en faut croire.

En ſecond lieu, voyons s'il eſt poſſible de trouver aucune repreſentation immediate & veritable, ſans qu'il y ait de la *reſſemblance*: & prenons garde de prendre pour exemple la re-

Voyez la Critiq. pag. 58.

preſentation des idées, car c'eſt ce qui fait l'état de la queſtion. Ne nous embaraſſons pas non plus dans les équivoques dont on a parlé dans la Critique.

pag. 58.

pag. 19. Vous propoſez les tableaux, & vous dites, *s'il n'y avoit aucune reſſemblance entre la plate peinture & le relief qu'elle repreſente, entre la deſcription d'une bataille que l'on fait par écrit ou de vive voix, & la bataille même; l'une ne pourroit point ſervir à repreſenter l'autre, & neanmoins, qu'y a-t-il de plus diſſamblable que la nature de ces choſes?*

EXAMEN. *des Exemples propoſez.* Pour ce qui eſt de la *bataille par écrit ou de vive voix*, c'eſt une exemple que j'exclus, parce qu'il doit être raporté aux idées qui font l'état de la queſtion; & l'on en doit juger conformement aux loix des ſignes que l'on a aſſez remarquées dans la Critique & dans la Réponſe.

Critiq. pag 59. Reſponſ. pag. 58.

Il faut donc voir si les tableaux ou les portraits peuvent repreſenter ſans reſſemblance *entitative* ? ſuivant vôtre diſtinction, c'eſt à dire ſans qu'il y ait quelque choſe dans leur être de *ſemblable* aux objets qu'ils repreſentent.

Lors que nous diſons qu'un tableau repreſente Ceſar, ce n'eſt pas en ce que ce tableau nous fait connoître ou l'eſprit, ou les parties interieures du corps, ou les mouvemens de ce Prince : & ſi nous en connoiſſons plus que le tableau ne nous en montre, cela vient de ce que pluſieurs idées que nous avons receuës d'ailleurs s'excitent & ſe réveillent les unes les autres, parce qu'elles ſont jointes & unies enſemble par le moyen des traces qui les accompagnent, mais à la verité, ce tableau ne nous repreſente proprement & *immediatement* que l'apparence exterieure de Ceſar, c'eſt à

Voyez la reſp. à la Recherc. touchant les traces du Cerveau p. 63.

dire, ſa figure & ſa couleur.

Or, comment eſt-ce que ce tableau repreſenteroit la figure exterieure de ce Prince s'il n'y avoit une veritable figure exprimée & tracée ſur la toile qui en ſoûtient les couleurs ; & tout l'art du Peintre ne conſiſte-t-il pas à faire que cette figure ſoit ſemblable à celle de l'Original.

On ſçait bien que cette figure ne ſera jamais ſi ſemblable à celle de l'Original que ſi c'eſtoit un relief, auſſi elle ne repreſente pas ſi parfaitement la figure de Ceſar qu'une ſtatuë la pourroit repreſenter, mais en cela, vous voyez que plus il y a de reſſemblance, plus il y a auſſi de repreſentation.

La figure de ce tableau n'eſt-elle pas auſſi *réelle* & *entitative* que la figure de Ceſar, & pourriez-vous, MONSIEUR, concevoir des tableaux ſans figure & ſans eſtenduë ? pour moy je vous avouë que je ne conçois

pas qu'aucunes reſſemblances puiſſe jamais ſubſiſter, que dans l'être de quelque choſe. Nommez les reſſemblances *repreſentatives* ou *intentionelles*, ou tout ce qu'il vous plaira, cela ne fait pas qu'elles ne ſoient attachées à quelque ſorte de ſubſtance, & que par conſequent elles ne ſoient réelles comme toutes les autres façons d'être, car le neant ne ſçauroit reſſembler à quoy que ce ſoit.

Les tableaux ne nous montrent donc que des êtres qui ont de la *reſſemblance*, & qui repreſentent des figures exterieures, parce qu'ils ont des figures réelles qui ſont ſemblables à celles qu'ils nous repreſentent, & par conſequent cette exemple que vous apportez ne decide rien en vôtre faveur, pour ne pas dire qu'il eſt plûtoſt contre vous.

SUR LA SEPTIE'ME SUPPOSITION.

Que nous connoiſſons par les ſens qu'il y a de l'étenduë hors de nous.

VOus tâchez de prouver icy que les ſens nous font connoître qu'il y a de l'étenduë hors de nous, en vous apuyant ſur vôtre grand principe, & vous pretendez qu'on ne ſçauroit ſoupçonner d'erreur nos premieres conceptions ſans tomber dans la neceſſité de rejetter cette tromperie ſur l'Auteur de la nature.

RE'PONSE. Mais pourquoy conclure que Dieu ſeroit un trompeur ſi nos ſens ne nous feſoient pas connoître qu'il y a de l'étenduë hors de nous, il faudroit donc conclure la même choſe à raiſon de la couleur, de la chaleur, de la

lumiere, &c. & neanmoins vous ne voulez pas conclure que Dieu nous trompe touchant toutes les qualitez qu'on apelle ſenſibles, quoy que jamais les ſens ne manquent de nous tromper, ou de nous donner occaſion de nous tromper touchant toutes ces qualitez. Pourquoy aurions-nous donc plus de droit de tirer cette méchante conſequence à cauſe des figures qu'à cauſe des couleurs.

D'ailleurs, ne pouvons-nous pas douter ſi Dieu ne nous a donné les ſens que pour juger de ce que les objets exterieurs peuvent produire en nous, & non pas pour ſçavoir ce qu'ils ſont en eux-mêmes ? ſi nous en jugeons donc temerairement, nôtre erreur ne vient que de nous, & nous tombons dans le défaut de cét homme que vous condamnez qui juge qu'un bâton qui eſt dans l'eau eſt courbé, & qui ſe trompe en jugeant ſur cette ſimple apparence.

Je ne sçay si Monsieur Rohault auroit voulu souscrire à l'explication que vous aportez de sa réponse touchant l'objection dont on parle dans ce Chapitre, car cette explication ne touche pas le fond de la question.

Vous dites seulement que les differents points dont il parle, sont les points des organes de nôtre cerveau. Je vous réponds qu'il ne s'agit pas de ces organes, il n'est pas difficile de concevoir que ces organes soient frapez en differends points, puis qu'ils ne sont pas moins estendus, ny moins materiels que les objets. Ce ne sont pas non plus ces organes qui sentent, c'est l'ame qui sent, posé le Systeme de Monsieur Descartes, & il est question de sçavoir comment nôtre ame aperçoit les étendües & les figures qui sont gravées dans les organes de nôtre cerveau.

Voyez, MONSIEUR, si vous

avez quelque explication nouvelle à donner pour faire comprendre comment noſtre ame juge de la grandeur d'un objet étendu ; mais prenez garde qu'il faut faire connoiſtre auſſi bien comment noſtre ame aperçoit les petites figures qui ſont peintes & gravées dans les organes de noſtre cerveau que les grandes figures *que nous pouvons toucher des deux mains.*

Je puis dire cependant que Monſieur Rohault ne manquoit point d'adreſſe pour s'eſloigner des queſtions qu'il voyoit qu'on ne pouvoit pas facilement decider, mais il ne manquoit point de bonne foy pour avoüer ſincerement qu'il ne ſçavoit pas ce qu'il pouvoit ignorer, avec le reſte des hommes. J'ay bien peur que cette difficulté ne ſoit jointe à ce qu'il y a de moins facile à reſoudre touchant l'union du corps & de l'ame. *Pag. 132.*

Avec tout cela je ne ſçais pas

pourquoy l'on pretend que les deux mains d'un Aveugle qui croit toucher un corps étendu, ſont plus ſçavantes que nos yeux qui nous font voir des couleurs eſtenduës & figurées ! Vous reconnoiſſez que ces couleurs ſont en nous ! mais la figure de ces couleurs, l'eſtenduë de ces couleurs où eſt-t'elle ? ſinon dans l'endroit où ſont ces couleurs ? & puiſque ces couleurs ſont en noſtre ame ſeulement, & non pas même dans les organes de noſtre cerveau ; Je vous laiſſe à faire connoiſtre comment elles y peuvent eſtre ſans leur eſtenduë & ſans leurs figures : en un mot ſans toutes les meſures & toutes les proportions que nous y apercevons en jettant les yeux ſur un tableau ; par exemple, ou ſi vous voulez en recevoir l'apparence d'un Arc-en-Ciel, dont la figure & la couleur ne ſont qu'imaginaires, mais pour l'explication que vous donnez à la Ré-

Voyez l'examẽ du grãd principe, nõbre 11.

ponſe de Monſieur Rohault, vous me permettrez de vous dire qu'elle ne reſout point du tout la difficulté.

Il reſte donc encore à ſçavoir comment nôtre ame, que l'on ſuppoſe être ſans étenduë, juge des étenduës & des figures qui ſont imprimées dans les organes de nôtre cerveau, & ſi on ne reſoud cette difficulté, il ne faut pas s'imaginer que l'on decouvre jamais la verité des choſes qui ſont hors de nous.

SUR LA PREMIERE ASSERTION.

Des jugemens de la volonté.

JE crois avoir assez répondu sur cét article à l'Autheur de la *Recherche*: & je diray seulement icy deux mots touchant ce que vous y remarquez de particulier.

I. Vous supposez que le consentement aux veritez évidentes est une action de l'ame, & vous concluez *Pag.* 146. que cette action ne peut estre que de la volonté, parce que l'ame n'a point d'autre faculté pour agir, que la volonté.

RE'PONSE. Je vous réponds que ce consentement est une *Passion* & non pas une action. Je n'entends pas icy par le mot de *Passion*, une émotion du sang par la force ou l'agitation des esprits animaux, dont il naît une disposition de l'ame

l'ame, qui vient premierement des affections du cœur. Je prends le mot *Paſſion* fort generalement, c'eſt à dire, pour ce que l'on oppoſe à ce que l'on entend par cét autre mot *Action*, qui eſt le correlatif de ce premier. Or le conſentement dont nous parlons, eſtant une paſſion, ou une perception, il ne doit pas eſtre rapporté à la volonté.

Les exemples que vous propoſez confirment plûtoſt mon ſentiment qu'ils ne le détruiſent.

II.

EXAMEN *des Exẽples propoſez.*

Lors qu'un homme conſent qu'on luy coupe une jambe caſſée, je veux vous accorder que ce conſentement eſt volontaire: mais ſi on la luy coupe malgré luy, & qu'il ſoit neceſſaire qu'on le contraigne pour cette operation, en ce cas je vous demande s'il y a quelque choſe en cela qu'on doive apeller volontaire à l'égard de cét homme.

L'amour des bien-heureux eſt

volontaire quoy qu'il ne soit pas libre. Mais cette comparaison n'est pas juste, il est impossible que les bien-heureux ne veuïllent point aimer Dieu, & il se peut que des hommes ne veuïllent point consentir à des choses qui leurs sont évidentes, quoy que l'évidence les emporte malgré eux. De plus, l'amour des bien-heureux est une action & le consentement aux veritez évidentes est une passion.

La balance dont vous parlez doit estre entierement indifferente à se pancher à droite ou à gauche, autrement elle ne seroit pas bonne; elle ne doit rien adjoûter à sa détermination d'un côté ou d'autre, & si elle estoit capable d'entendement & de volonté, le panchement qui luy pourroit arriver ne devroit point estre attribué à sa volonté, mais seulement au poids qui la détermineroit, puis qu'elle devroit

eſtre parfaitement indifferente à ſuivre l'impreſſion de ce poids ou celle d'un autre : Ainſi, ou cette balance ne vaut rien, ou ſi elle eſt bonne elle me fait juſtice.

III. Vous remarquez deux choſes que vous me faites improuver dans la *Recherche*. *pag. 151.*

Reſp. à la Recherc. Pag. 115. Sur la premiere, je diray qu'effectivement il eſt bon de ne point trop particulariſer ſur les fonctions de l'entendement & ſur celles de la volonté. Car apres tout, on trouvera peut-eſtre à la fin que ces deux facultez ne ſont qu'une même choſe dans le fond. Il faut cependant bien diſtinguer le conſentement primitif & immediat que nous donnons aux veritez évidentes d'un certain acquiéſſement qui eſt une ſuite de ce conſentement. *Critiq. Page 86.*

Sur la ſeconde, je réponds que ce n'eſt pas un bon moyen pour juger de la certitude & de l'évidence de nos connoiſſances,

que de nous en remettre à ce que nous penſions avoir connu tous les raports qu'il faut conſiderer dans leurs objets, ces raports eſtant infinis, & ne pouvant jamais eſtre pleinement aſſurez ſi nous les avons tous connus.

REFLEXION. Je vous prie de remarquer qu'on ne s'exempte pas de cette difficulté en diſant qu'on ſe contente de *concevoir tous les raports qui concernent la queſtion que l'on veut decider.* Car on n'eſt pas aſſeuré ſi les moindres choſes dont on forme une queſtion, n'ont point d'autres raports que ceux qu'on a conſiderez: On avouë même dans la *Recherche*, que *les moindres choſes ont une infinité de raports, & qu'il faut un eſprit infiny pour les comprendre.*

Nous avons donc beſoin d'un autre moyen de juger de la certitude de nos connoiſſances; celuy que vous aportez n'ayant point de bornes fixes, & cette regle n'étant apres tout qu'une regle ſans regle.

SUR LA SECONDE ASSERTION.

De la regle generale pour les Sciences.

JE ne mépriſe point la regle dont vous parlez, parce qu'elle n'eſt point nouvelle : mais parce qu'elle eſt conceuë d'une maniere qui enferme les difficultez que l'on a remarquées dans la Critique. *Pag. 96.*

Je me ſuis encore aſſez expliqué ſur ce point dans ma Réponſe à la Recherche. *Pag. 117.*

En un mot, cette regle ſuppoſe que nous ayons droit de juger des choſes par nos idées, ce que nous n'aurons au plus qu'apres avoir bien conceu ce qui concerne la repreſentation des idées : & pour cela, il faudra ſe ſervir d'une autre regle qui eſt le *Criterium* que l'on cherche.

SUR LA TROISIE'ME ASSERTION.

Des Vray-ſemblances.

Reſp. à la Recherc. Art. 30

TOut ce que vous dites, MONSIEUR, des vray-ſemblances ne conclut autre choſe ſinon qu'on peut avoir par leur moyen quelque certitude morale qui ſuffit pour l'action : mais comme il s'agit d'une ſcience purement ſpeculative, il ne ſuffit pas d'avoir de la certitude, il eſt encore neceſſaire qu'on trouve de l'evidence : ce que l'on ne fera jamais par les ſeules vray-ſemblances.

SUR LA QUATRIE'ME ASSERTION.

Des jugemens des ſens.

Pag. 165.

VOus m'attribuez icy un *deſſein ſecret* que je n'ay ja-

mais eu, & dont je me ſuis peut-eſtre plus éloigné que vous-même. Mais puiſque ce deſſein eſt *ſecret*, qui vous l'a revelé, MONSIEUR? Car enfin, permettez que je me pleigne un peu, quoy qu'à regret, de vôtre Critique. Vous croyez qu'on a beaucoup d inclination à faire paſſer l'ame pour corporelle, & je n'examine pas tout ce que cette penſée vous peut mettre dans l'eſprit. Mais je m'eſtonne que vous entrepreniez de penetrer des ſecrets qui ne ſont connus que de Dieu ſeul. Ce que vous en dites cependant, ne laiſſe pas de faire impreſſion ſur ceux qui ſont naturellement portez à croire le mal. Cela n'eſt pas juſte, MONSIEUR, il faut conſiderer que l'on a d'autres veuës que celles que vous avez, & qu'il ne vous eſt pas permis de conclure à vôtre mode tout ce que vous voulez des principes de vos adverſaires. Abſtenez-vous donc de tirer des con-

pag. 165.

ſequences que vous n'avez pas droit de tirer, & ne vous engagez pas dans un jugement qui va un peu plus loin que vos *premieres conceptions*.

REPONSE. Mais ce n'eſt pas de la nature de l'ame dont il s'agit dans ce Chapitre, & ce que vous remarquez enſuite eſt plûtoſt contre l'Autheur de la *Recherche* que contre moy. Il me ſemble neanmoins qu'il a raiſon de dire *que toutes nos Senſations enferment un faux jugement*: car toutes nos ſenſations nous font attribuer hors de nous ce qui eſt en nous-même.

Si vous ne voulez pas que ces ſenſations enferment des jugemens entierement faux, avoüez du moins qu'elles enferment des jugemens precipitez, c'eſt à dire des prejugez qui ne ſont vrais, lors qu'ils le ſont que par hazard.

Vous n'entrez pas avec tout cela dans le fond de la queſtion,

& ce Chapitre n'eſt que pour faire voir qu'on ne prouve pas bien les erreurs des ſens : juſques-là qu'on pourroit dire que ceux qui pretendent que la découverte de ces erreurs eſt une production de leur Philoſophie ne paroiſſent pas fort bien entrer eux-mêmes dans cette découverte.

REFLEXION.

En effet, ſi quelque Peripatetitien vouloit ſoûtenir contre un Carteſien qu'il y a des couleurs ſur un tableau, on auroit bien de la peine à le convaincre ; ſur tout s'il empruntoit du ſecours des Academiciens. Car quoy qu'on puiſſe bien faire accorder que lors que nous voyons des couleurs il y a des couleurs produites en nôtre ame, comme on ne doit pas conclure qu'il y ait auſſi des couleurs dans les objets qui les produiſent, on ne doit pas non plus aſſeurer qu'il n'y en ait point dans ces mêmes objets.

EXEMPLE. Qu'un homme eſtant dans les tenebres vienne à donner de la teſte contre quelque corps, ce choc luy produira de la douleur : or doit-il conclure que ce *je ne ſçais quoy* contre lequel il s'eſt heurté n'ait point receu de la douleur dans ce même choc, il ſemble qu'il ne le doive pas faire: car il pourroit s'eſtre heurté contre la teſte d'un homme, par exemple, & cét homme auroit le même raiſonnement à faire à ſon égard ! doit-il donc conclure que le corps contre lequel il a donné de la teſte ait receu de la douleur en même tems que luy ? il ſemble qu'il ne le doive pas conclure non plus, car il pourroit avoir rencontré une porte, un mur, ou quelqu'autre choſe que l'on juge incapable de douleur.

OBJECTION ET RE'PONSE. Mais les couleurs ſont *ſpirituelles*, direz-vous, ce ſont des façons d'eſtres qui ne ſçauroient convenir aux ſubſtances materielles !

De se fonder sur cette pensée, c'est s'engager dans un prejugé pour en éviter un autre : car comme nous ne connoissons pas évidemment l'essence de la matiere, nous ne pouvons pas sçavoir quelles façons d'estre luy peuvent ou ne luy peuvent pas convenir.

Enfin, la plus raisonnable situation où l'on peut estre à l'égard des jugemens des sens, est de croire qu'ils ne nous font connoître que ce qui resulte en nous par l'action des choses exterieures, & non pas ce que ces choses sont en elles-mêmes.

SUR LA CINQUIE'ME ASSERTION.

Des Estres qui ne sont ni Corps ni Esprits.

VOus croyez que j'aurois dû m'étendre dans la Critique un peu plus sur le Chapitre pre-

cedent que je n'ay fait, Mais la maniere de Philoſopher des Academiciens, ne permet pas de s'engager à de pareilles deciſions que celles que vous ſoûhaitez, & la même raiſon qui m'a obligé d'avancer fort peu de choſes ſur le Chapitre precedent, m'oblige encore icy de m'abſtenir de juger de ce que vous dites contre les ſentimens de l'Autheur de la *Recherche*.

Il faut avoüer, MONSIEUR, que les remarques que vous faites à l'occaſion des trois derniers Chapitres de la Critique, peuvent paſſer pour auſſi judicieuſes & auſſi importantes que quelques autres que les Dogmatiſtes ayent jamais fait. C'eſt à l'Autheur de la *Recherche* à vous répondre ſur ces derniers Chapitres, puis que vous ne parlez que contre ſes ſentimens & que vous n'improuvez pas les raiſonnemens de la Critique ſur ces trois derniers Chapitres.

Mais

Mais comme vous témoignez encore icy que vous croyez que j'aurois dû examiner toutes les choſes que vous examinez : je vous déclare que je ne l'ay point fait par la raiſon que je viens de toucher, & parce que d'ailleurs pour vous dire franchement ce que j'en penſe, l'Autheur de la *Recherche* ne me ſemble témoigner autre choſe ſur ces concluſions qu'une penetration d'eſprit qui le fait entrer dans des reflexions qui ſentent plûtoſt l'Academicien que le Dogmatiſte. Je ne ſçais s'il prend garde que lors qu'il dit qu'on *ne doit pas juger qu'il n'y ait que des corps & des eſprits*, il ſe jette dans un doute des plus puiſſans qui ayent arreſté les Academiciens & les Pyrrhonniens. RE'PONSE.

Si j'ay pourtant deſaprouvé ce doute c'eſt parce qu'il le rend un peu trop abſolu, & qu'il ne le regarde pas comme un doute que l'on puiſſe jamais ſurmonter.

SUR LA SIXIE'ME ASSERTION.

De l'eſſence de l'Ame & de celle de la Matiere.

JE ne toucheray point ce que vous dites ſur cette Aſſertion contre les ſentimens de l'Autheur de la *Recherche*, ſeulement je feray quelques remarques ſur la connoiſſance que vous croyez
pag. 186. avoir de la nature de l'ame.

RE'PONSE. Ce que vous dites ſur ce point ne conclud autre choſe, ſinon que nous connoiſſons quelques façons d'eſtre que nous pouvons attribuer à cette ſubſtance que nous apellons nôtre ame. Mais nous ne ſçavons pas ſi ces façons d'eſtre ne peuvent pas convenir auſſi à la ſubſtance, ou pour mieux dire à ce *je ne ſçay quoy* que nous apellons *corps* ou *matiere*.

Il ne faut pas se mettre dans l'esprit que nous ne sçaurions connoître aucune façon d'estre sans en connoître en même temps le sujet : car nous pouvons douter si ce que nous apellons une façon d'estre n'est point une substance, & lors que nous sommes incertains si ce que nous connoissons est une substance ou une façon d'estre, alors nous concevons cette chose d'une maniere absoliie, au lieu que si nous la concevions relativement, il faudroit asseurement luy donnër un terme, & ce terme nous devroit estre connu : J'en aporte un exemple. REFLECTION.

Nous ne sçaurions concevoir un fils comme fils que par raport à un pere : mais nous pouvons concevoir un homme qui est fils, sans le raporter à aucun pere. Ainsi quelques-uns conçoivent l'estenduë sans reconnoître si c'est une substance ou une façon d'estre, & ce sont EXEMPLE.

peut-eſtre ceux qui ſont incertains de l'eſſence de la matiere. D'autres conçoivent l'étendüe comme une façon d'eſtre, témoin Regius : & dautres, auſſi ſe la repreſentent comme une ſubſtance, & ces derniers ſont les Carteſiens. De ſçavoir qui a le mieux conceu de ces Philoſophes, c'eſt ce que la ſimple vüe ne decidera point d'abord, parce qu'elle eſt differente ſuivant ces eſprits.

Chacun penſe mieux voir que les autres

Mõſieur Deſcartes le ſoûtiët dans ſa réponſe à Monſieur Gaſſendy.

Je diray donc que les façons d'eſtre nous paroiſſent des *ſubſtances* juſques à ce que nous en ayons découvert le ſujet par quelque lumiere nouvelle qui nous vienne dans le cours de nos études, & cela parce que des façons d'eſtre peuvent ſervir de ſujets à d'autres façons d'eſtre qui nous les font regarder ſelon ce raport comme des ſubſtances : Ainſi Regius veut que la figure ſoit une façon d'eſtre de l'étendüe, & que l'étendüe

ſoit une façon d'eſtre de la matiere.

SUR LA SEPTIE'ME ASSERTION.

Que nous voyons toutes choſes en Dieu.

CEtte propoſition, nous voyons toutes choſes en Dieu pour eſtre vraye, ſi nous la prenons à la lettre : car nous ſommes en Dieu, nous qui voyons, & les choſes que nous voyons ſont encore en Dieu : car cét eſtre immenſe contient tous les eſtres. Mais nous ne devons pas conclure de là, que nous connoiſſons ſans idées les choſes qui ſont hors de nous, & l'on doit encore moins ſe figurer que cette penſée que vous apellez myſtique, puiſſe reſoudre les difficultez qui ſont eſſentielles à la Recherche de la Verité.

VOus voyez, MONSIEUR, ce que j'ay crû devoir vous répondre en faveur de la Critique. Permettez-moy à cette heure de vous dire mon ſentiment de la maniere dont vous croyez *découvrir le chemin qui conduit aux connoiſſances ſolides.*

EXAMEN DV GRAND principe de la Critique, à laquelle on répond.

NOus entrons dans la diſcuſſion de vôtre grand principe, MONSIEUR, c'eſt à vous de le deffendre, & de le bien établir. Si vous en venez à bout, vous nous mettrez en poſſeſſion de la verité, & toutes nos études apres cela ne devront plus être qu'à bien exprimer par nos parolles, ce que nous concevrons dans toute l'évidence, & dans toute la juſteſſe que nous pouvons ſoûhaiter.

Ce principe eſt celuy des Carteſiens. Voyez Deſcartes metaph. Meditation 5. & ailleurs.

Mais ſi ce principe n'eſt qu'un fondement mal aſſuré, dont la foibleſſe ne nous permet pas de nous élever au deſſus de l'état où nous ſommes naturellement parmy les tenebres de nos doutes,

& la confuſion de nos prejugez; prenez garde de tomber dans *le plus profond de tous les abiſmes* : car ce fondement venant à manquer, *toute la certitude que nous avons de la realité*, dites-vous, *& de l'exiſtence des choſes qui ſont hors de nous, ſeroit renverſée.*

R'aſſeurez-vous, MONSIEUR, & ne craignez pas de tomber dans un abiſme pareil à celuy que vous apprehendez, pourvû que vous vous rangiez aupres des Academiciens vous êtes en ſureté, il faudra ſeulement que vous entriez dans ce doute raiſonnable
pag. 15. que vous avez aprouvé.

Voicy donc ce grand principe qui fait toute vôtre aſſurance, & c'eſt en cette maniere que vous croyez *m'ouvrir les yeux*. Vous me dites que *ſi je veux découvrir une ſource inépuiſable de ve-*
pag. 56. *ritez, il faut que je m'accoûtume à faire la difference qu'il y a entre les Notions & les Aſſertions,*

entre ce qu'on apelle dans l'Ecole la premiere operation de l'esprit & les deux autres.

Comme tout le monde, adjoûtez vous, *est d'accord que cette premiere operation de l'esprit, c'est à dire, la conception simple, est toûjours vraye & conforme à son objet, &c. Ie dois vous arrester icy sur une chose si triviale, mais qui est si solide & si vaste, que vous aurez sujet de vous estonner apres y avoir fait reflection de la foiblesse de vos Academiciens, qui n'ont pour raisons que de purs prejugez.*

Vous continuez en ces termes. *Croyriez-vous*, MONSIEUR, *que tant s'en faut que nous n'ayons que peu ou point de connoissances claires & indubitables, qu'il est vray sans exception ni limitation,* remarquons ces mots, *que toutes nos connoissances le sont tres-certainement* Vous expliquez encore des paroles si determinatives & si expressives, *c'est à dire,*

Sans exception ni limitation.

adjoûtez-vous, *que toutes les choſes auſquelles nous penſons, & dont nous parlons, exiſtent réellement hors de l'entendement, & qu'elles ſont telles en elles-mêmes qu'on les connoiſt, pourvû qu'on en demeure à la conception ſimple.*

Vous en aportez en ſuite des exemples, en propoſant les *Corps*, les *Eſprits*, *Dieu même*, des *mouvemens*, des *machines*, des *Palais enchantez*, &c. & vous concluez *que tous ceux qui penſent à ces choſes doivent eſtre auſſi aſſeurez que tout cela eſt hors de l'entendement, qu'ils ſont aſſurez qu'ils y penſent ou qu'ils en parlent.*

J'ay peur que ce grand principe ne cache quelque équivoque, & peut-eſtre qu'une petite diſtinction renverſera ce Coloſſe qui fait toute la force de vôtre Syſtême.

Voyons donc s'il vous plaiſt, MONSIEUR, ce que nous di-

rons de cette ſeule verité qui, ſelon vous, *détruit le Pyrrhoniſme, & met à bout tout ce qu'il y a d'Academiciens dans le monde.* pag. 58.

Premierement, je vous réponds qu'il eſt incertain ſi nous avons aucune idée ou aucune conception parfaitement ſimple, ce qui n'enferme aucun jugement. Mais ſans vous arreſter à cette queſtion, qu'il ſeroit trop difficile & trop long de decider icy. I. RE'PONSE.

Je dis en ſecond lieu que les conceptions que vous regardez comme ſimples, peuvent contenir de la fauſſeté. II.

Pour concevoir cecy, il faut remarquer que la ſimplicité des conceptions dont nous parlons, ne conſiſte qu'en ce qu'elles ne ſont accompagnées d'aucun jugement poſitif : car ces conceptions peuvent repreſenter ſuivant voſtre Hypoteſe, des *Palais enchantez*, des *machines*, & mille autres objets compoſez. *Cette preuve eſt* Ad hominem.

D'où il s'enſuit que ces *conceptions* pouvant repreſenter des choſes compoſées, & non ſeulement des choſes compoſées, mais les compoſitions de ces choſes. Elles peuvent avoir pour objets des *ſubſtances*, des *façons d'eſtre*, de *ſimples ſubſtances*, des *façons d'eſtre avec des ſubſtances*, ou des *façons d'eſtre toutes ſeules*. En un mot, on apelle ces conceptions *ſimples* en ce qu'on pretend qu'elles n'enferment aucun jugement, c'eſt à dire, que ce ſont de pures conceptions.

De plus, il faut encore remarquer que ces conceptions ſeroient fauſſes, s'il eſtoit poſſible que ce qu'elles nous repreſentent, ne puſt veritablement exiſter hors de nous, telles qu'elles nous le repreſentent.

Or, vous m'accorderez que nous concevons quelquefois des façons d'eſtre comme attachées à de certaines ſubſtances auſquelles

les il eſt impoſſible, ſelon vous, qu'elles conviennent. Donc nous avons alors des conceptions qui ſont fauſſes. Je puis avoir une idée de quelque ſubſtance, ſans enfermer dans cette idée quelqu'une de ſes façons d'eſtre. Je puis auſſi concevoir une façon d'eſtre, ou plûtoſt une choſe qui eſt façon d'eſtre, ſans connoître clairement quel eſt ſon ſujet, principalement ſi je ne regarde pas cette façon d'eſtre comme façon d'eſtre, mais d'une maniere abſoluë ou abſtraite. D'où il s'enſuit qu'en joignant mes idées, j'en puis faire naître des compoſitions d'une infinité de manieres, & ſoit que je le faſſe expreſſement ou que ce ſoit par haſard, je puis joindre des façons d'eſtre avec des ſubſtances auſquelles elles ne ſçauroient convenir, & alors on pourra dire qu'une conception qui joindra ces choſes veritablement incompatibles. ſera une fauſſe conception.

Voyez cette réponſe ſur la ſixiéme Aſſertion.

Donc on peut avoir de ſimples conceptions qui ſoient fauſſes, puis qu'on en peut avoir dont il eſt impoſſible que l'objet exiſte hors de ceux qui forment ces conceptions.

Ne dites pas qu'on ne peut compoſer une idée de celle d'une ſubſtance & d'une façon d'eſtre qui ne ſçauroit exiſter enſemble & qui ſont veritablement incompatibles. Car, ſans me mettre en peine de vous prouver que cela eſt poſſible, vous ſeriez bien-toſt arreſté par vôtre propre aveu. Vous ſoûtenez que le vulgaire ſe trompe en raportant les couleurs aux étanduës qu'ils voyent. Ces étanduës, ſelon vous, eſtant hors d'eux, & ces couleurs n'y eſtant pas, & n'eſtant que des façons d'être de leur ame, c'eſt à dire des façons d'eſtre qu'on apelle ſpirituelles, qui ne ſçauroient abſolument, à ce que vous croyez, exiſter en des ſujets étendus :

& cependant, il eſt certain que beaucoup de gens ſe repreſentent les couleurs comme exiſtantes actuellement dans les étenduës qu'ils voyent.

Quand on ſe figure un quarré rouge, on a une conception ſimple, dans laquelle on comprend l'idée d'une certaine figure jointe avec celle d'une certaine couleur, qu'on ſe repreſente comme étenduë ſur cét objet. Ainſi les Peripateticiens ont crû qu'il y avoit de deux ſortes de couleurs, des réelles, & d'autres qui n'étoient qu'en apparence. En quoy ils concevoient les couleurs réelles comme dans les objets, de même que vous concevez du mouvement dans un boulet de canon. EXEMPLE.

Or, la conception que vous avez du mouvement dans un boulet de canon, eſt une conceprion ſimple ſelon vous; & celle que ces Philoſophes ont d'une couleur dans une certaine étenduë, eſt auſſi une conception ſimple. *C'eſt à dire, la conceptiõ d'ũ boulet de canon mû, & celle d'une étenduë colorée.*

Mais la vôtre eſt vraye : car elle peut avoir, comme vous le croyez, ſon objet hors de vous.

Et celle de ces Philoſophes eſt fauſſe ! car il eſt impoſſible, ſelon vôtre Philoſophie, qu'elle ait ſon objet réellement, & veritablement exiſtant hors de l'entendement.

Donc il faut avoüer qu'on peut avoir de ſimples conceptions qui ſoient *fauſſes*, auſſi bien qu'on en peut avoir qui ſoient *vrayes*. Et l'on aura encore beſoin d'une regle, pour ſçavoir leſquelles on doit ſuivre.

REFLEXION. Je dis plus, ſurquoy fondez-vous la verité de nos jugemens, ſinon ſur ce qu'ils ne comprennent que ce qui eſt enfermé dans les ſimples conceptions dont ils ſont tirez ? Nous nous trompons, à ce que vous dites apres, *lors que nous enfermons dans nos jugemens quelque choſe de plus que ce qui eſt dans nos premieres notions.*

Mais ſi un jugement qui n'en-

ferme que ce qui eſt dans nos premieres conceptions n'eſt jamais faux : en quoy pouvons-nous dire que ce ſoit un faux jugement de croire que la neige a de la blancheur, ce jugement ne contenant rien qui ne ſoit enfermé dans la conception de ceux qui ſuivent le rapport de leurs ſens.

EXEMPLE.

La premiere fois qu'un homme voit un bâton enfoncé obliquement dans de l'eau, il juge que ce bâton eſt courbé. Il ſe trompe, & vous ne doutez pas qu'il ne ſe trompe ; mais il n'enferme, dira-t'on, dans ce jugement que ce qui eſt dans l'idée ſimple qu'il a de ce bâton tel qu'il le voit : donc ſon erreur ne vient pas du jugement qu'il fait, ce jugement eſtant des plus legitimes, puis qu'il ne s'étend pas au dela de la conception ſur laquelle il eſt fondé : donc ſon erreur vient de cette même conception qui luy repreſente ce

bâton comme *courbé*, au lieu qu'elle luy repreſenteroit ce bâton comme *droit* ſi elle étoit veritable.

CONCLUSIÓ. En quoy nous voyons que les erreurs ſe reduiſent à ces pretendües premieres conceptions, puiſque des jugemens qui leur ſont tres-conformes peuvent être faux, & que *les jugemens*, ſelon vous, *ſont dans toute l'exactitude qu'on en peut exiger, lors qu'ils n'enferment rien de plus que ce qui eſt contenu dans ces premieres conceptions*. Et cela étant vôtre principe eſt douteux, car on n'eſt pas certain en le ſuivant, de s'exempter de l'erreur.

REFLECTION. Vous jugez que la figure eſt une *façon d'eſtre* de l'étenduë, parce que dans la conception de la figure, vous enfermez celle de l'étendüe; mais s'il étoit poſſible qu'une figure pût eſtre ſans étenduë, comme une couleur peut eſtre ſans étenduë, ſuivant vôtre Syſtême (car une couleur peut eſtre ſans matiere,

n'eſtant qu'une façon d'eſtre de l'ame) ne ſeriez-vous pas dans une erreur qui viendroit de vôtre premiere conception ?

OBJECTION. ET REPONSE.

Une couleur, direz-vous, ne ſçauroit eſtre conceuë, ny exiſter ſans l'idée de l'étenduë, mais elle peut exiſter ſans une étenduë reelle : Regardez qu'on peut vous dire la même choſe de la figure. On vous accordera que la figure ne ſçauroit eſtre conceuë ſans l'idée de l'étenduë : mais on pourra douter s'il eſt poſſible qu'elle exiſte ſans une étenduë reelle de même que vous aſſeurez que la couleur peut exiſter.

Voila une difficulté qu'il eſt neceſſaire de ſurmonter ſoit qu'elle ait eſté propoſée *du temps de nos peres, ou non.* Voyez ſi une couleur ne ſuppoſe pas auſſi-bien de l'étenduë qu'une figure en ſuppoſe ? Voyez ſi on ne ſe trompe pas en raportant des couleurs à des étenduës exterieures, & ſi cela n'eſt pas une erreur qui vienne d'une premiere conception.

GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK
NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Signatur: Leibn. Marg. 8, Stück 3;ZEN Leibn. Marg. 8, [93] - 79
PUBLIC DOMAIN

III. RE'PONSE. En troiſiéme lieu, je découvre une équivoque, ou un embarras dans ce que vous dites de la verité de toutes nos ſimples conceptions.

Quand il ſeroit vray que nos ſimples conceptions ne ſeroient point *fauſſes*, il ne s'enſuivroit *pas pour cela qu'elles fuſſent vrayes* : Car *elles ne ſont à* proproprement parler, ny *vrayes*, ny *fauſſes*, puis qu'elles ne contiennent, comme vous le ſuppoſez, aucune affirmation, ny aucune negation; autrement elles ne ſeroient pas ſimples; elles ſeroient meſlées de quelques jugemens: car par tout où l'on affirme, & par tout ou l'on nie, on juge.

Donc ſi nos premieres conceptions ne ſçauroient eſtre fauſſes, *elles ne ſçauroient non plus* eſtre vrayes. Elles n'ont point d'objet auquel elles ſoient rapportées: ou ſi on les rapporte à quelque objet, on en fait une

bonne ou une mauvaiſe application ; & alors on juge.

Prenons un exemple duquel vous demeuriez d'accord : Lors qu'on ſe repreſente de la chaleur ſans la rapporter à quelque objet externe ; ce que l'on conçoit n'eſt ny vray, ny faux. Mais lors que l'on conçoit cette chaleur comme attachée à quelque corps éloigné de celuy qui la reçoit, on ſe trompe : Et lors qu'on la conçoit comme dans celuy meſme qui la reçoit, ce que l'on conçoit eſt veritable. Dans la troiſiéme de ces ſuppoſitions, on a la verité. Dans la ſeconde, on eſt dans l'erreur. Mais dans la premiere, on n'eſt ny dans la verité, ny dans l'erreur. EXEMPLE.

De dire que les premieres conceptions ſont toûjours conformes à leur objet, c'eſt parler improprement : & puis que vous citez pour cela l'Ecole, vous pouvez voir, Monſieur, que tous les Scolaſtiques ne ſont pas

d'accord ſur ce point, & que les plus éclairez, pour éviter l'équivoque & l'obſcurité, ſoûtiennent que la *premiere apprehenſion*: ils ſe ſervent de ce terme; N'eſt point ſuſceptible de fauſſeté, ny de verité.

En effet ces ſimples conceptions ne ſont que ce que nous appellons *premieres apparences des choſes*. Ces premieres apparences ne ſont ny vrayes, ny fauſſes quand nous n'en concluons aucune realité: & lors que nous en concluons quelque realité, nous jugeons. Donc ou il faut reconnoiſtre que ces pretendües ſimples conceptions ne ſont ny vrayes, ny fauſſes: ou que ſi elles ſont ſuſceptibles de *verité*, il faut avoüer qu'elles le ſont auſſi de *fauſſeté*. D'où il s'enſuit évidemment qu'elles ne ſçauroient ſervir de regles pour juger de la verité des choſes qui ſont hors de nous.

EXAMEN. Nous n'avons plus qu'à voir ce

que vous apportez lors que vous pretendez paſſer au *developpement de ce principe general.* Vous avoüez d'abord *que vous vous jettez dans une extremité fort contraire à la pretention des Academiciens.* Ce qui *vous oblige*, dites-vous, *de faire ceſſer leur ſcandal* par les cinq reflexions qui ſuivent.

De la preuve du principe dont il s'agit. Pag. 60.

La premiere eſt *qu'il eſt impoſſible de penſer à rien*, & que par conſequent toute penſée *a un objet reel qui la termine.* I.

Je répons qu'il eſt vray *qu'il eſt impoſſible de penſer à rien :* il faut neceſſairement que noſtre penſée ſoit terminée par quelque choſe : mais prenez garde qu'elle peut eſtre terminée par de ſimples façons-d'eſtre de l'ame. Quand nous concevons couleur, plaiſir, lumiere, douleur, chaleur, nous concevons des idées, ou des façons-d'eſtre de noſtre ame ; & l'on peut dire alors que nous penſons à quelque choſe ;

RE'PONSE.

EXEMPLE.

car les idées ſont des eſtres, ou du moins ce ſont des façons-d'eſtre. Ce ne ſont pas enfin de puts neants.

OBJECTION. Mais on ne *s'aviſe pas*, dites-vous en un autre endroit, *de ſonger à ſes propres idées, & l'on penſe connoiſtre des choſes.*

ET REPONSE. Cela eſt encore vray : mais c'eſt en cela qu'on ſe trompe ; car on croit connoſtre des objets qui exiſtent hors de celuy qui penſe ; & l'on ne connoiſt que de pures idées.

Tout le monde n'eſt pas dans cette erreur.

II. La ſeconde reflection concerne les chimeres, & les eſtres de raiſon. Vous ſoûtenez que ce ne ſont pas les objets *des conceptions ſimples.*

RE'PONSE. Je veux bien vous l'accorder encore : mais voyez que ſi nous ne voulons point reconnoiſtre de fauſſeté dans ces ſimples conceptions, nous en excluons les veritez. Vous rapportez l'affirmation qui fait l'erreur d'un eſtre de raiſon au jugement qui la ſuit,

ſuit. Rapportez auſſi la verité d'une bonne idée à une autre affirmation qui la ſuit: Car ſans affirmation, ou ſans negation, point de verité, ny de fauſſeté, puis que vous voulez que les premieres conceptions ſoient éloignées de tout jugement.

III. En troiſiéme lieu, apres avoir fait un pas ſi hardi qui *donne du ſcandal aux Academiciens*, vous chancelez, Monſieur, & vous commencez à craindre qu'on ne vous accorde pas *que toutes les choſes auſquelles nous penſons exiſtent hors de noſtre entendement telles que nous penſons qu'elles ſont.* Pag. 56. 57. Vous vous appuyez de la ſubſtance des choſes, & vous cherchez enfin à vous mettre à couvert ſous la puiſſance des objets. Les Machines, les Palais enchantez, & tant d'autres merveilles que vous vous formez ne ſont donc plus qu'en puiſſance.

RE'PONSE.

Autre choſe eſt de dire que des

Machines, des Palais enchantez n'exiſtent qu'en puiſſance, & de ſouſtenir, comme auparavant, qu'on doit eſtre auſſi aſſeuré que *toutes ces choſes exiſtent reellement hors de l'entendement, & qu'elles ſont telles en elles-mêmes qu'on les connoiſt:* Qu'il eſt *aſſeuré qu'on y penſe.* Il y a difference entre exiſter actuellement, & pouvoir ſeulement exiſter. Je vois auſſi que l'ardeur que vous faites paroiſtre d'abord ſe ralentit un peu.

Page 57. & enſuite.

Je vous accorde que les *modes* ou *façons d'eſtres* ſont en *puiſſance* dans leurs ſujets ; mais cela n'empeſche pas que nous ne demeurions dans la meſme difficulté qu'auparavant : car il reſte toujours à ſçavoir quelles ſont les façons-d'eſtres que nous pouvons rapporter legitimement hors de nous.

Et ſi nous rapportions hors de nous toutes les façons d'eſtre que nous connoiſſons par nos

premieres conceptions, nous ſerions dans l'erreur ; car nous rapporterions hors de nous le plaiſir, la douleur, la chaleur, &c. Il faut donc ſcavoir diſcerner les façons d'eſtres que nous pouvons rapporter hors de nous, de celles que nous ne pouvons rapporter qu'à nous-mêmes ; & c'eſt retomber dans la difficulté que vous voulez éviter.

En quatriéme lieu, vous prevoyez que je vous objecteray les tromperies des ſens, & vous dites, que l'erreur qui en procede eſt un effet *des jugemens precipitez*, & non pas des *conceptions ſimples*. III.

Vous propoſez l'exemple d'un homme qui ſe trompe en jugeant un bâton courbé qui luy paroiſt eſtre tel dans l'eau ; & vous aſſeurez que cét homme ſe trompe, en ce qu'il ſe precipite à juger que ce bâton eſt tel qu'il luy paroiſt. *Il s'imagine fauſſement*, dites-vous, *qu'il con-*

noiſt tout ce qui eſt neceſſaire pour porter un jugement exact & Philoſophique de l'état actuel de ce bâton.

RE'PONSE. Faites la meſme choſe que vous voudriez que cét homme fiſt, pour ne point vous tromper à l'égard des choſes qui ſont hors de vous.

Lors que cét homme croit qu'il peut juger de l'état reel de ce bâton par l'apparence qu'il en a, vous accordez qu'il *s'hazarde.* Ne vous hazardez pas non plus à juger des choſes qui ſont hors de vous ſur les apparences que vous en avez.

Si vous dites donc, *Tout ce qui eſt enfermé dans nos ſimples conceptions peut eſtre hors de nous, tel que nous le concevons,* vous tombez dans un jugement precipité pareil à celuy que vous condamnez vous-meſme dans cét homme.

Enfin vous tâchez de me garder, dites-vous, *de l'illuſion des pretendus neants connus.*

V. Pag. 68.

Il n'eſt pas neceſſaire de me deffendre de cette illuſion ; jamais je ne me ſuis figuré qu'on pût connoiſtre le *neant*, ny les *neants* : on ne peut connoiſtre que des idées, ou des choſes par des idées. RE'PONSE.

Quand vous dites que, *ſi ce qu'on connoiſt, lors qu'on croit connoiſtre quelque choſe, ne pouvoit eſtre hors de l'eſprit qui le connoiſt*; il s'enſuivroit *qu'on ne connoiſtroit rien*; *ce qui eſt impoſſible*, remarquez-vous, *parce qu'il eſt neceſſaire qu'une choſe ſoit connoiſſable avant qu'elle ſoit connuë actuellement, & que le neant ne peut eſtre connu* ; & que *par conſequent toute penſée a un objet reel qui la termine.* Ibid.

Voyez ſi ce raiſonnement conclud autre choſe ſinon que vous prenez des idées pour de purs neants.

Un homme qui connoiſt de la chaleur & de la douleur, connoiſt-il un neant ? ne connoiſt- EXEMPLE.

il rien du tout; parce que cette chaleur, & cette douleur qu'il connoiſt ne ſçauroit eſtre hors de luy?

REFLEC-TION. Vous reconnoiſſez que des façons d'eſtre de noſtre ame, & de ſimples idées ſont quelquefois l'objet de noſtre connoiſſance; d'où vous concluez que l'homme ſe connoiſt par les ſens encore mieux qu'il ne connoiſt par cette meſme voye les choſes qui ſont hors de luy, qu'il ne découvre le plus ſouvent que comme des *je ne ſçay quoy*, qui agiſſent ſur luy! Si donc l'objet de la connoiſſance humaine peut eſtre quelquefois de ſimples idées; ou ces idées ſont de purs neants; & alors le plus grand argument ſur lequel vous établiſſez voſtre Syſteme eſt renverſé: Ou ſi ces idées ne ſont pas de purs neants, vous n'avez donc pas droit d'aſſeurer que ſi on ne connoiſſoit des choſes qui puſſent exiſter hors de noſtre eſprit, on ne connoiſtroit

Pag. 102.

rien du tout ; puis qu'on connoiſtroit enfin des idées : En quoy vous voyez aſſez, ſi je ne me trompe, que ce pretendu principe n'eſt fondé que ſur une équivoque touchant le mot de *quelque choſe* : car par ce mot on entend determinement ce qui peut exiſter independamment de tout eſprit crée ; c'eſt à dire ce qui n'eſt point chimere, ou eſtre de raiſon : & quelquefois on entend auſſi-bien les chimeres, les penſées, les idées, les propoſitions, ou tout ce qu'il vous plaira, pourveu que cela ne ſoit pas un pur neant : Ainſi les idées ſont *quelque choſe*, la *douleur* eſt *quelque choſe*, *& le plaiſir eſt encore quelque choſe*, quoy que tout cela ne puiſſe exiſter hors des eſtres penſans qui les connoiſſent.

Concluons donc que nous ne ſommes point aſſeurez, ſi nos premieres conceptions nous repreſentent les choſes qui ſont CONCLUSION.

hors de nous, comme elles ſont en elles-meſmes; d'où il s'enſuit que nous ne ſommes pas plus avancez pour la connoiſſance de la verité que l'on eſtoit *du temps de nos peres*, ſi nous n'avons point d'autre principe que celuy que nous venons d'examiner.

VOila, Monſieur, ce que je vous prie de conſiderer; c'eſt
pag. 71. le fruit de la Meditation que vous m'avez preſentée par voſtre Critique; & c'eſt auſſi en revanche une autre Meditation que je vous preſente.

Vous n'ignorez pas la joye & le contentement que les Philoſophes reçoivent quand ils voyent que l'on travaille avec eux à la découverte de la verité qui leur eſt ſi chere: C'eſt ce que vous avez fait, Monſieur; d'une maniere qui engage aſſez à vous en loüer. Le public vous reſte obligé du moins de la bonne volonté que

vous avez témoignée de luy montrer *le chemin qui conduit aux connoiſſances ſolides* que tout le monde ſouhaite ſi fort : & je vous ſuis à jamais redevable de toutes les lumieres que j'ay pû tirer de vos ſçavantes reflections.

Du 23. May 1676.

Extrait du Privilege du Roy.

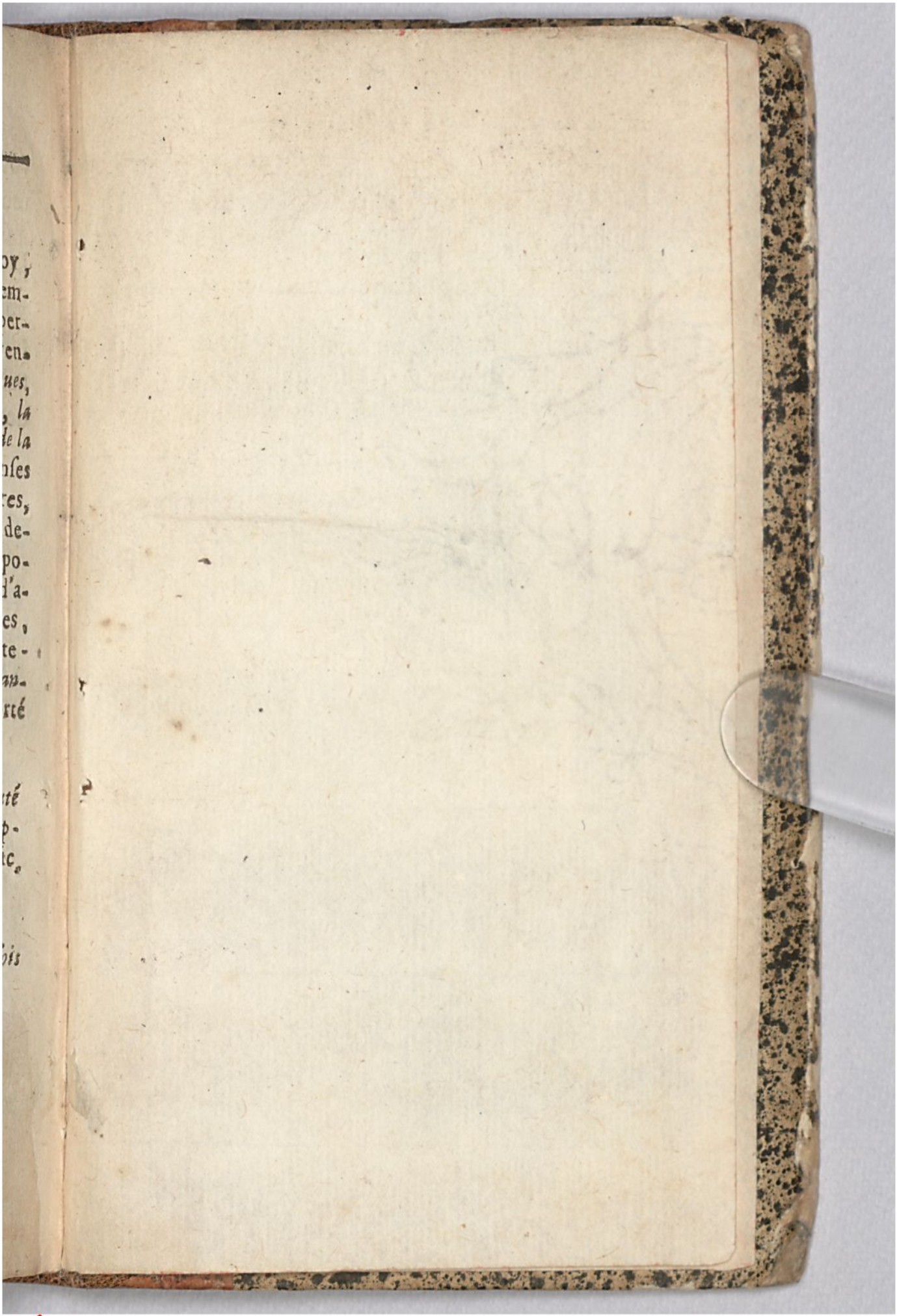
PAR Grace & Privilege du Roy, donné à Verſailles le 11. de Septembre 1676. Signé, DALENCE'; il eſt permis à Mr. ***, de faire imprimer, vendre & debiter; *Les ſuites des Critiques, Réponſes ou Diſſertations*; Sçavoir, *la Reponſe à la Critique de la Critique de la Recherche de la Verité*, &c. Et deffenſes ſont faites à tous Imprimeurs, Libraires, & autres, de les imprimer, vendre & debiter ſans le conſentement dudit Expoſant, à peine de trois mille livres d'amende, confiſcation des Exemplaires, & de tous dépens, dommages & interefts, & ce durant le temps de *ſept années*, ainſi qu'il eſt plus au long porté par ledit Privilege.

Regiſtré ſur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires le 16. Septembre 1676. Signé, THIERRY, Syndic.

Les Exemplaires ont eſté fournis.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois le 15. Iuin 1679.

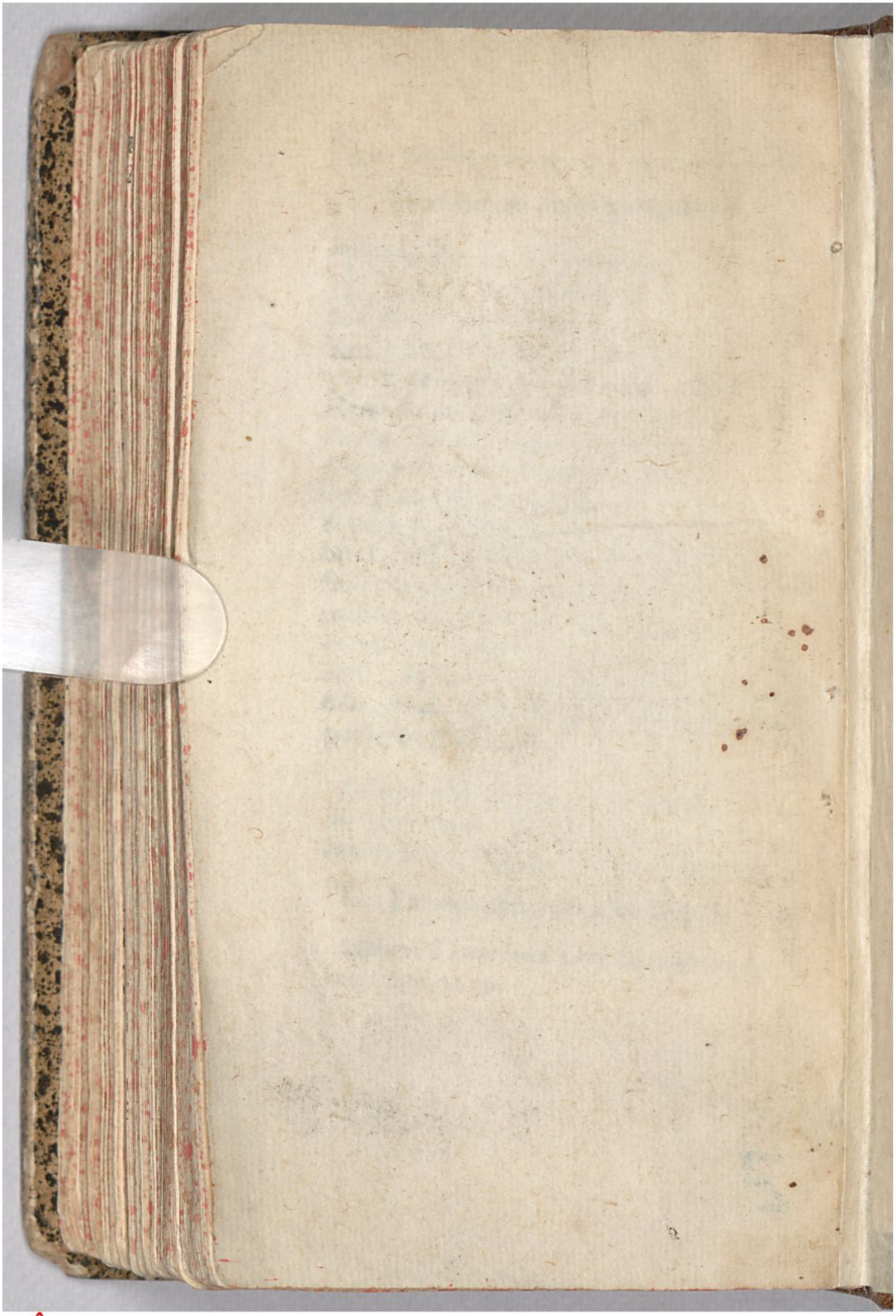
GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK
NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Signatur: Leibn. Marg. 8, Stück 3;ZEN Leibn. Marg. 8, [108] - -
PUBLIC DOMAIN



GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK
NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK

Signatur: Leibn. Marg. 8, Stück 3;ZEN Leibn. Marg. 8, [109] - -

PUBLIC DOMAIN



GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK
NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK

Signatur: Leibn. Marg. 8, Stück 3;ZEN Leibn. Marg. 8, [110] - -

PUBLIC DOMAIN

GWLB Hannover 35
036 853 78X

GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK
NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK

Signatur: Leibn. Marg. 8, Stück 3;ZEN Leibn. Marg. 8, [111] - -

PUBLIC DOMAIN



GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK
NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK

Signatur: Leibn. Marg. 8, Stück 3;ZEN Leibn. Marg. 8, [112] - -

PUBLIC DOMAIN



Marg. 8, Stück 3;ZEN Leibn. Marg. 8, [113] - -
PUBLIC DOMAIN